

JOURNAL DE RUSSIE

1928-1929

PIERRE PASCAL

JOURNAL DE RUSSIE
1928-1929

Édité et annoté par Jacques Catteau,
Sophie Cœuré et Julie Bouvard

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

La publication de cet ouvrage a bénéficié du soutien
de l'Institut d'histoire moderne et contemporaine,
CNRS-ENS, de l'École normale supérieure (Éditions Rue d'Ulm)
et de la Fondation Leenaards

© 2014, Les Éditions Noir sur Blanc, CH-1003 Lausanne

ISBN: 978-2-88250-354-1

*À la mémoire de Jacques Catteau (1935-2013),
élève et ami de Pierre Pascal,
maître à son tour des études russes,
auquel plusieurs générations de slavissants
et de traducteurs doivent leur vocation.*

Вечная память ему

Préface

C'est par le scandale et la réprobation que Pierre Pascal entra en 1918 dans l'Histoire. Comment l'officier courageux, deux fois blessé au front, détaché dès 1916 à la Mission militaire en Russie, comment l'ancien major de l'École normale supérieure, agrégé de lettres, l'intellectuel catholique qui rêvait d'unir les Églises, a-t-il pu adhérer au bolchevisme et, bien pis, le servir ? La presse française interloquée conjectura, s'indigna, tempêta puis oublia peu à peu le lieutenant transfuge, l'utopiste, le mystique du peuple russe et de la révolution. Celui-ci fidèle à la Cause embrassée agissait, fédérait, participait à des traités, traduisait Lénine et, pour une fraction de l'opinion française, communiste et syndicaliste, expliquait la construction de l'État soviétiste – ainsi disait-on – par des « radios », articles et opuscules. Apparemment, il ne variait pas dans son engagement. L'opinion ignorait que l'auteur de ces écrits militants tenait aussi un journal de réflexion et de conscience et ce, depuis 1916. Que depuis 1921, plus nettement depuis 1924-1925, des doutes l'assaillaient et fissuraient l'armure, que le désenchantement gagnait, voire, dans les années 1928-1929, l'écœurement. Bref, on ignore encore tout de ces déchirements souterrains lorsque Pierre Pascal rentre en France en 1933. Le retour est d'autant plus discret que,

au lieu d'un politique, c'est un chercheur qui, thèse en poche, revient sur la scène et entre « en slavistique » aussi inconditionnellement qu'il l'avait fait « en communisme », s'astreignant à une stricte neutralité universitaire, ce qui n'était pas aisé à l'époque lorsqu'on enseignait le russe.

Après l'Université de Lille, l'École des langues orientales, Pierre Pascal est élu professeur à la Sorbonne, où il s'affirme comme le maître des études slaves. Ses étudiants, dont j'étais, impressionnés par son passé prestigieux, dix-sept années là-bas et à quelle époque ! ignoraient cependant sa pensée profonde. Derrière le sourire qui plissait son visage et la voix sourde et chaude, « Monsieur Pascal » demeurait un sphinx, comme l'a si bien caractérisé son ami Boris Souvarine. Il fallait qu'il fût sollicité par les historiens ou les croyants pour accepter d'intervenir dans les colloques ou sur les ondes, mais sans ostentation ni grande publicité.

Surviennent les années 1950 : 1953, 1956, 1962, la mort de Staline, son culte dénoncé, les camps montrés. La pensée dominante occidentale bascule, l'Histoire s'affranchit de l'omerta partisane et révisé le passé. Un vent se lève : on veut comprendre. Pierre Pascal, à la retraite depuis 1960, est entraîné dans le mouvement. Deux de ses anciens élèves et amis, Georges Nivat et Jacques Catteau, codirigent, avec l'éditeur Vladimir Dimitrijevic, les collections slaves de L'Âge d'Homme. Ils persuadent Pierre Pascal qui a déjà généreusement alimenté la prestigieuse collection « Slavica » avec *La Civilisation paysanne en Russie* (1969), *Les Grands Courants de la pensée russe contemporaine* (1971), *La Religion du peuple russe* (1973), sans compter l'excellente monographie : *Dostoïevski, l'homme et l'œuvre* (1970), de publier les carnets qu'il avait tenus de 1916 à 1929, sans les modifier, tels quels. Le maître accepte, il se met aussitôt en quête d'une dactylographe avec qui il pourra travailler et, au besoin, reprendre certains passages pour les éclairer. Quatre tomes de ce que Pierre Pascal intitule *Mon Journal de Russie* et qu'il a, au passage, dotés de titres révélateurs de son itinéraire : « En communisme », « Mon état d'âme », sont publiés de 1975 à 1982. Ils couvrent

la période de 1916 à 1927. Le public découvre alors un document, une chronique capitale, sans fard, non altérée par l'habituelle perspective historique qui réinterprète, et surtout un regard probe, expert, direct.

De nouveau, Pierre Pascal est replacé dans l'Histoire, une Histoire débarrassée de l'hypnose. C'est François Furet qui, en 1995, dans son retentissant essai sur l'idée communiste au xx^e siècle *Le Passé d'une illusion*, achève de donner à Pierre Pascal la stature qu'il mérite. Au chapitre «Les croyants et les désenchantés», il élit trois figures historiques emblématiques: Pierre Pascal, Boris Souvarine et Georg Lukács. Des trois, celle de Pierre Pascal, acteur et témoin de la révolution russe détournée, est la plus convaincante parce que paradoxalement la plus inattendue. Son entrée «en communisme» est si soudaine, aux antipodes de sa quête religieuse et de son estime antérieure pour le monarque russe, qu'elle s'apparente à une conversion absolue, jaillie des profondeurs où elle couvait depuis l'adolescence, préparée par une adhésion secrète au peuple russe, une immersion énamourée dans la vie russe, une foi religieuse thomiste combative à laquelle – selon Pascal – font écho le marxisme, une inclination monacale, enfin une aversion pour la bourgeoisie et le parlementarisme.

Derrière la figure historique décrite par François Furet, il y a l'homme et l'âme, le mystère et le dessein inconnu que seule la lecture de la correspondance et des carnets, en particulier des dernières années 1928 et 1929, permet d'entra-percevoir. Derrière le croyant désenchanté qui assiste au naufrage de son idéal, il y a les mêmes motivations morales, chrétiennes, russophiles qui ont conduit l'homme à se faire bolchevique en 1918. Les critères de la déception et du retrait progressif demeurent ceux de l'engagement, ceux de la conversion. Nul retournement intérieur mais un dévoiement de l'Histoire, des hommes qui la font. Du moins c'est ce que Pierre Pascal pense encore en 1928 et 1929. Le 24 avril 1928, il ironise: «Que les révolutionnaires sont lâches! (...) Mais non! ce ne sont que des communistes en Russie en 1928, ce ne sont pas des révolutionnaires»,

assertion amère qui rejoint celle de Victor Serge constatant que « le parti des pauvres » a abandonné l'espoir révolutionnaire. Et aussi, le 21 juillet 1928, une manière de plaider *pro domo*: « Tout ce qui est pur et idéal attire [le peuple]. Sans cela il n'y aurait même pas eu de bolchevisme en 1917 »... ni d'engagement de Pierre Pascal.

Pierre Pascal, conscient que ses modestes carnets noirs étaient devenus des objets d'Histoire pour l'opinion française enfin réveillée des années 1970, a tenu à préserver leur fraîcheur de saisie sur le vif, d'instantané et de vécu. Il ne tarde pas à remarquer, à mesure que la dactylographie avance, qu'il y a des périodes assez longues parfois, jours et semaines, où le chroniqueur qu'il fut s'est abstenu de noter. Rien d'étonnant lorsqu'on imagine les multiples tâches qu'à l'époque il menait de front : activités au Komintern, traductions, articles et opuscules destinés à la partie française. Pour pallier ces lacunes, combler ces silences, Pierre Pascal reprend une partie de ses écrits dans la presse prolétarienne, communiste et syndicale, des lettres à des camarades, des récits aussi, et il les insère *in situ* dans la trame des jours. Lorsqu'il le juge indispensable, il rédige de brèves présentations, des notes, se bornant au strict nécessaire afin que l'apparat scientifique soit réduit au minimum. Si prudente et si honnête soit-elle, cette médiation postérieure, surtout dans les deux premiers tomes (1916-1918 et 1918-1921) et même dans le troisième (1922-1926), édulcore, modifie, gauchit quelque peu le propos originel des carnets. En intercalant témoignages vécus et ressentis (le Journal proprement dit) et exposés objectifs impassibles orientés vers autrui, le réviseur a préféré – c'est son option légitime d'historien et sans doute de professeur – la clarté, la lumière à l'impression, à l'éprouvé. Aussi les carnets de 1916 à 1927, tels qu'ils ont été publiés, portent-ils les traces du regard discret mais agissant de leur auteur un demi-siècle plus tard.

Restaient après la mort de Pierre Pascal en 1983 les carnets inédits des années 1928 et 1929, période cruciale

PRÉFACE

pour la Russie et son chroniqueur. La montée des périls a-t-elle dissuadé Pierre Pascal de poursuivre son Journal, toujours est-il qu'on n'en a pas trace entre 1930 et 1933, date du retour en France. L'héritier des archives fut Roch Pascal, le neveu admirablement dévoué qui le soignait et veillait sur lui dans les dernières décennies. Il fut l'exécuteur testamentaire et à moi, l'ancien élève, le disciple en Dostoïevski, le compagnon des voyages italiens et l'ami qu'il avait vu chez son oncle, et qui – ajoutait-il – «était de la partie», il remit, entre autres documents, lettres, carnets postérieurs aux années 1950, ce «Journal de Russie» de 1928 et 1929...

Puisque l'auteur n'était plus de ce monde pour présider à l'établissement de ce dernier texte, la meilleure solution était de donner au lecteur une édition sinon critique du moins la plus scientifique possible, de procéder, au fond, comme si le manuscrit était vierge. Il fallait d'abord le décrypter car, plus que dans les carnets précédents, Pierre Pascal, que ce soit prudence, commodité, rapidité de saisie, ou prédilection pour la langue originale, cite souvent directement en russe donc en alphabet cyrillique, ou transcrit du russe en alphabet latin : sigles, acronymes, *realia* et autre brèves (les fameuses «anecdotes» ou histoires drôles), couplets de chansons, paroles rapportées et insérées sans guillemets. En outre, bien qu'elle soit admirablement formée, l'écriture de Pierre Pascal, aux encres différentes (bleue, violette, rouge selon la fortune du moment) et parfois délavées, aux mots surchargés, est si fine, si compacte, sans un espace perdu, sans marges, la syntaxe si elliptique, qu'il y faut un œil expert et parfois deux, celui de Julie Bouvard, la traductrice adoubée et doctorante en littérature russe, et le mien pour résoudre l'énigme surgie. Il fallait encore, en l'absence d'indications auctoriales, reconstituer le tissu humain, la société qui gravitait alors autour de Pierre Pascal, expliquer les complexes institutions soviétiques, bref annoter. Et ce fut notre travail commun, à Sophie Cœuré, la biographe consacrée de Pierre Pascal et l'historienne spécialiste des relations

intellectuelles franco-russes au xx^e siècle, à Julie Bouvard et à moi-même... En somme, une entreprise éditoriale différente et nouvelle sans le regard médiateur sur le texte.

Lorsqu'il couvrait de son écriture serrée les pages de ses carnets, Pierre Pascal ne pensait certainement pas à une publication future. Il notait pour lui-même, pour le lecteur qu'il serait aussi après les événements, peut-être pour dresser des bilans à exploiter dans divers ouvrages. Souvent des annonces de « rubriques » semblent l'indiquer, comme m'en convainc un des carnets consacré au fameux village Blokhino que Pierre Pascal décrit systématiquement dans son étude « Mon village russe ». S'il rassemblait promptement et sans fioriture scènes de la vie, dialogues, faits politiques, quotidien vécu, portraits, statistiques, inventaires muséaux, même les rumeurs qui disent davantage les mentalités et les peurs, c'était avant tout pour constituer un dossier personnel et historique de témoin-acteur, pour la mémoire et l'examen. Qu'il y ait une volonté secrète et inavouée de faire œuvre, un inconscient agissant, c'est probable. Toutefois, chacun sait qu'il faut attendre la fin de la moisson pour l'envisager et le chroniqueur d'alors est encore un homme jeune, âgé de trente-huit ans en 1928. Toujours est-il que, à la différence de certains Journaux *d'écrivains* emportés dans une Histoire tumultueuse, par exemple le « Journal de 1920 » d'Isaac Babel, aucune injonction du genre « ne pas oublier de décrire » ou bien « se rappeler » n'apparaît. L'entreprise n'est donc aucunement prospective. Elle n'est pas littéraire non plus comme le sont, par exemple, les *Carnets (1936-1947)* de Victor Serge où méditation sur la mort, réflexions politiques, portraits fouillés, paysages arides et tourmentés, poésies s'unissent pour « faire œuvre ». Pierre Pascal, immergé dans le présent de l'Histoire et de lui-même, n'a d'autre finalité que de le fixer sans affectation ni sensiblerie, attaché qu'il est à une perpendicularité janséniste et conscient d'être le rapporteur d'un temps d'exception.

Un temps d'exception qui s'assombrit et que Pierre Pascal observe avec plus de recul, de détachement. Sans

PRÉFACE

être en dehors puisqu'il est encore pour quelques années archiviste au Cabinet français de l'Institut Marx-Engels dirigé par Riazanov, il se sait en quelque manière mis au rebut de l'activisme révolutionnaire. Son parcours depuis 1920 n'a-t-il pas été une succession de mises à l'écart, insensibles mais effectives? Cependant, encore respecté pour sa droiture, sa probité, il demeure aussi très apprécié pour ses connaissances et ses extraordinaires capacités de travail. Discipliné ou sage, certainement soucieux de protéger ses proches, il se tait en public. Et s'il s'oppose à Staline, ce n'est qu'en rêve, un «rêve du temps» qu'il consigne le 17 avril 1928, et dont il préfère repousser le dénouement dans l'inconnu¹:

... Je suis dans un congrès communiste. Je suis assis au pied de la tribune. Une femme se lève, prend la parole: «Ma mère et mes frères étaient opposants, ils ont été exilés, et c'est justice, je les renie» [...] Je crie «*Pozor*» [Honte], et après moi quelques cris semblables se font entendre dans la salle. Staline dit quelque chose, pas trop violemment, comme: «Ce n'est pas honte, mais gloire qu'il faut dire à cette camarade.» Après, je ne sais comment, Staline en arrive à condamner le «tam-tam» qu'on fait autour des déportés, et moi de répliquer: «Le tam-tam a parfois du bon.» Staline note sur un carnet mes paroles, avec un regard méchant...

Les carnets de 1928 et 1929, davantage que ceux des années antérieures, dressent un véritable réquisitoire contre le pouvoir stalinien qui frappe si brutalement non seulement ses adversaires, frères en révolution, mais encore, faute impardonnable aux yeux de Pierre Pascal, le peuple russe. Pourtant, il n'est ni anarchiste ni trotskiste. Il a un faible pour les «anars», ses amis (italiens en particulier); en revanche, les trotskistes sont à ses yeux «sectaires et

1. Pierre Pascal, dans ses dernières années, prétendait qu'il ne rêvait pas. Il n'aimait pas la psychanalyse, du moins s'en méfiait. Or, lors de nos voyages, nous l'avons entendu rêver à haute voix. Et ses carnets des années 1960 et suivantes racontent parfois des rêves.

bouchés» (note du 19 novembre 1928). Comment toutefois admettre les nombreuses arrestations, les exils répétés, les exécutions multipliées ! L'indigne, le révolte plus que tout la souffrance des hommes du peuple : les ouvriers maltraités, mal payés, miséreux, écrasés, les paysans dépouillés, affamés, déportés, persécutés comme koulaks, ces paysans qu'il aime depuis qu'il séjourne pendant les étés de 1927, 1928 et 1929, à Blokhino, «son village russe». Ce peuple, ces opprimés aux mains intelligentes pour rappeler les héros simples et fraternels d'Andreï Platonov, au nom duquel Pierre Pascal s'est fait bolchevique, il le côtoie aussi lors des offices religieux auxquels il assiste de nouveau, comme pour puiser dans la foi ancienne l'espoir perdu dans la nouvelle, alors que la nuit menace d'une «fin de civilisation», d'un «écroulement sans retour de l'âge chrétien» (note du 29 juin 1929).

D'une façon générale, trois grands thèmes se détachent dans les carnets des années 1928 et 1929. Le premier est celui du *mensonge permanent*, généralisé «depuis le haut jusqu'en bas», analysé, détaillé, exhibé sous tous ses aspects, l'immense tromperie que Boris Souvarine place au centre du totalitarisme stalinien : mensonges du pouvoir, des chefs de service, de la presse relayée, hélas, par la presse communiste étrangère, lâchage des amis, silence sur les arrestations, lynchage des anarchistes et de l'opposition de gauche, persécution et dénonciation par intérêt sordide, lâcheté des grands intellectuels (Gorki, Rolland), cécité des hôtes étrangers que Pascal guide et essaie de convaincre, délation des fils appelant au châtement des pères. Toutes ignominies que les Grossman, Soljenitsyne et autres dissidents ont dénoncées dans les années 1970, et qui, depuis, sont les tristes lieux communs du totalitarisme stalinien.

Le deuxième thème d'une ampleur nouvelle est celui de *la fin du monde chrétien* dont les symboles sont la destruction programmée des églises et la chute des cloches qu'on jette à bas. Dans les carnets des années précédentes, Pierre Pascal, pourtant chrétien proclamé, se bornait d'une plume impavide à consigner la campagne antireligieuse,

PRÉFACE

sans protester. En 1928 et 1929 au contraire, il décrit longuement offices et liturgies, s'attarde sur la démolition systématique des édifices religieux. Lui, si maître de ses émotions, si ennemi de l'effusion lyrique, dans une des rares apostrophes du Journal, laisse échapper une plainte, à l'unisson des cloches qui sifflent avant de se briser :

Adieu! Rostov, qui démolis tes églises, descends tes cloches de leurs clochers et laisses déserte ta vieille cathédrale!

Les pages consacrées à Ouglitch, Rostov sonnent tel un requiem, le même qu'à l'époque Boris Pilniak – Pierre Pascal le connaît – fait pleurer dans son roman *L'Acajou*, lequel sera attaqué par le pouvoir stalinien précisément en 1929. Ainsi cette gravure du 26 juin, véritable emblème du martyrologe de la Foi orthodoxe :

De là, je contemple l'église de l'Assomption, désaffectée, son clocher veuf de cloches [...]. Elle n'a rien de remarquable, elle ressemble à toutes ces églises du xvii^e siècle dont il y a une vingtaine ici, mais ainsi isolée, abandonnée, mutilée, vouée à la ruine, elle a une expression de désespoir tragique.

On sent que le témoin revient avec émotion au monde religieux qu'il avait délaissé. Rien d'étonnant puisque ce deuxième thème est lié au troisième: *le projet «Avvakoum»*. C'est en sortant du musée Kropotkine, en consultant l'ouvrage *Idéals et Réalité dans la littérature russe* que Pierre Pascal «tombe», comme il l'écrit, le 30 novembre 1928, sur Avvakoum, l'apôtre indomptable des vieux-croyants, qu'il découvre que *La Vie du protopope Avvakoum* est un monument de la littérature universelle, et, en outre, que cette première œuvre de la littérature russe n'avait pas été traduite. Ainsi, symboliquement, un maître respecté de l'anarchie, Kropotkine, préside par un hasard providentiel – la Providence que Pierre Pascal voyait en tout – le long compagnonnage du chercheur avec le meneur de la Vieille Foi, un rebelle, lui aussi, fidèle jusqu'à la mort

à son idéal premier. Dès lors Pierre Pascal, déjà grand butineur de livres, entreprend de constituer une très riche bibliothèque sur la question. Enthousiasmé par son sujet: Avvakoum et l'histoire du schisme (le *raskol*) de l'Église orthodoxe au xvii^e siècle, il se propose de parcourir à pied – c'est un marcheur étonnant, capable d'abattre ses 25 à 30 kilomètres en quatre à cinq heures – les régions de la Haute-Volga où vécurent les deux protagonistes principaux de cette tragédie, Nikon et Avvakoum, projet qu'il doit remettre à plus tard, en 1929.

Tout se combine et se fond dans une osmose nouvelle: la juste rébellion de l'esprit, la religion pure du peuple et l'amour de la Russie des profondeurs, celle du xvii^e siècle, l'éternelle Russie. On dirait que Pierre Pascal s'abstrait déjà du temps présent de la révolution pour retrouver l'éternel du peuple et de la terre russes, ainsi que la vie immémoriale, comme en témoigne la péroraison de sa déclaration d'amour à Blokhino, son village russe, une des rares apostrophes lyriques des carnets du 14 août 1928:

Hier à 7 h du matin, j'ai quitté Blokhino, le sac sur le dos [...] Blokhino, je ne te reverrai sans doute plus jamais. J'ai un plein carnet de notes sur toi et sur tes habitants. Maintenant, j'irai voir du nouveau. Et pourtant je t'aime. Tes hommes ne sont pas parfaits, ils ont tous, comme tous les hommes, leurs défauts, mais ils sont bons et sympathiques. Ils m'ont reçu sans étonnement, sans manières, ils m'ont associé à leurs travaux et à leur vie, ils ont compris mon désir de connaître. En 3 semaines, malgré le mauvais temps, je ne me suis jamais ennuyé et je n'ai pas lu un seul livre. En traversant les champs de seigle non moissonné[s] encore, je ressentais une émotion, celle d'être à la base de la vie, de toucher immédiatement une activité éternelle et essentielle.

Pierre Pascal sait que 1929 est un tournant historique capital, que le temps est arrivé pour lui de décider, peut-être de se décider. Ne va-t-on pas célébrer à la fin de l'année le 50^e anniversaire de Staline et par là même sa

victoire absolue? L'opposition ouvrière est muselée, Trotski exilé en Turquie, ses partisans ainsi que les anarchistes emprisonnés, déportés, fusillés, la collectivisation générale des terres lancée et menée d'une main de fer. Le totalitarisme triomphe. Quelques mois avant, le 23 juillet 1929, Pierre Pascal fait le point sur sa vie: «Hier j'ai eu 39 ans: dont 13 en Russie, juste un tiers.» En décembre 1929, il envoie son étude scientifique «La paysanne du Nord de la Russie» à la *Revue des études slaves*, préparant ainsi son retour éventuel dans le monde universitaire.

Si on rapproche ces dates-jalons et qu'on dresse le bilan, on constate qu'au moment où l'État ouvrier se meurt et que s'efface l'idéal bolchevique, Pierre Pascal, sans se l'avouer, car il est toujours demeuré viscéralement attaché à la Russie, se sent ébranlé dans sa longue fidélité. Une orientation nouvelle se dessine, une manière de transfert compensatoire de l'action vers la pensée, vers la civilisation, l'ethnographie et l'histoire, celle du *raskol* et d'Avvakoum au xvii^e siècle. Dans cette recherche universitaire, avec en filigrane le retour en France, rien n'est oublié de ce qui fait la raison de vivre de Pierre Pascal: aimer le peuple russe, dire non à l'État et à son Église officielle au nom de la Vérité, croire au Dieu premier, s'enfoncer au cœur d'une Russie élue, celle des temps anciens et des forêts profondes, la Russie éternelle. En définitive, si l'on ose l'amalgame, Pierre Pascal est le vieux-croyant nostalgique des aurores pures de la Religion et de la Révolution, dont l'assise commune demeure à ses yeux le peuple russe.

Les carnets de 1928 et 1929, chronique d'une révolution dénaturée, racontent donc aussi l'histoire de leur auteur, arrivé à la croisée de ses chemins en Russie. Ils ne se limitent pas à ce double constat tant est riche et foisonnante la matière de la vie russe: faits les plus variés et parfois pittoresques à la Gogol, scènes vues et parlées, portraits rapides, inventaires méticuleux d'objets, rapports de voyages, statistiques économiques, coupures de presse, histoires drôles, les fameuses anecdotes antistaliniennes

et parfois scatologiques dans la rude tradition populaire russe. Pierre Pascal n'est pas un délicat qui ferait le tri entre le correct et le cru, il parle dru, ne disserte pas, il montre. Le commentaire est dans le réel. C'est le tableau, le film déroulé, qui parle avec éloquence. L'auteur semble s'effacer tout en ménageant des effets sûrs par la parataxe et des brusqueries. Il y a de belles réussites non recherchées, jaillies naturellement d'une plume talentueuse, car Pierre Pascal sait écrire et forge déjà le style compact, ramassé que l'on retrouve dans toutes ses œuvres futures. Il a des pages inspirées, par exemple à la fin décembre 1928. Le 27, à partir d'un fait réel, une pension de veuve de guerre refusée par l'État russe mais attribuée par Sa Majesté le roi d'Angleterre, il concocte un savoureux conte populaire au royaume soviétique dont l'héroïne, la bonne Fekla Tolstopiatova, se voit donner du « lady ». L'ironie n'y est pas forcée, elle naît du réel. Le 31, Pierre Pascal, au terme d'une marche de trois heures dans la neige, clôt le superbe tableau d'hiver amorcé par une saynète de genre plutôt cocasse : deux époux dans une petite gare échangent placidement et affectueusement des insultes. Un contraste qui traduit la conviction profonde de Pierre Pascal : sous l'écorce de grossièreté, le peuple est bon.

Les carnets du *Journal de Russie* ont, en effet, le privilège de dessiner indirectement le portrait moral et intellectuel d'un homme pourtant avare de confidences et d'aveux intimes. C'est *par ce qu'il dit d'autrui et du monde*, par la façon, le ton, parfois l'humour, parfois la flèche décochée, que Pierre Pascal nous laisse approcher sa personnalité, que sa discrétion et sa pudeur confinent dans l'ombre. Certes, de temps à autre, la retenue cède et on aperçoit le postulat philosophique, christique et rousseauiste, de la foi en la bonté des hommes, rappelons-nous son adieu à Blokhino, ou encore son indignation et sa révolte religieuses, souvenons-nous des citations sur les églises de Rostov et d'Ouglitch. Mais, la plupart du temps, il faut regarder l'expression du visage de Pierre Pascal dans

PRÉFACE

le miroir qu'il nous offre. Deux exemples suffiront. Le 3 décembre 1928, voici un portrait de femme :

Elle est bien gentille, elle est très instruite, elle est très révolutionnaire. Elle est assise dans sa chambre, dans le petit appartement de 3 pièces qu'elle a reçu après 4 ans d'inscription dans une « coopérative de construction ». Son enfant de quelques mois est couché dans la pièce à côté, à la garde d'une bonne : elle estime que son état de mère ne doit rien changer à son existence : une femme n'est ni femme, ni mère, elle est avant tout elle-même. Elle est trotskyste.

Ce portrait, aussi caustique que ceux des *Caractères* de La Bruyère dont l'ex-normalien se souvient en reprenant la construction ternaire appuyée et le rejet du titre à la fin, explique sa détestation des trotskistes. Il n'aime pas leur intellectualisme, leurs ratiocinations, leur matérialisme bourgeois et, surtout, leur mépris du monde ouvrier. La fin de ce portrait à l'acide enfonce le clou :

Elle adore raisonner. Et elle se désole : « Le prolétariat est passif. Il ne s'intéresse qu'aux améliorations matérielles de son sort. »

Toutes les motivations profondes de Pierre Pascal apparaissent en creux. À l'opposé, voici le 9 avril 1929 le portrait d'un ami, d'un vrai camarade comme Pierre Pascal les aime, celui d'Angelo Tasca, dit Serra, véritable miroir où le lecteur reconnaît les traits moraux et spirituels du portraitiste, sa biographie même. On a souligné par l'italique ce qui peint Pierre Pascal :

Hier soir, Serra est parti. On s'est embrassé[s]. *Il est étonnant : il est marxiste, et il trouve que St Thomas d'Aquin est un génie et il l'a étudié, et il aime sa logique lumineuse. Il est socialiste, et il est convaincu que la justice est insuffisante dans la vie sociale comme dans la vie privée, s'il ne s'y joint la charité. Il a tout lu, classiques anciens et modernes, histoires de tous pays, poésie et arts ; il a étudié le droit et la médecine comme Leopardi et l'économie politique,*

et il a eu le temps de diriger une grande coopérative ouvrière à Turin, faisant des millions d'affaires, et il a fait de l'action clandestine, de l'agitation de rues, des discours de meetings, *des articles de journaux. Il lit dans les têtes.* Il est *affectueux*, souffre d'être séparé de ses enfants, qu'il adore, *apprécie comme pas un l'amitié.* Il est parti, sans attendre même son successeur, pour répondre au désir de « *son parti* », *avec lequel il n'est plus en accord, mais qui l'emploiera en « spécialiste ».* Ici, il a été trop intelligent pour faire un long séjour...

Que d'échos entre le peintre et son modèle: l'osmose entre Marx et Thomas d'Aquin, entre *Le Capital* et *La Somme théologique*; la nécessaire complémentarité entre la justice sociale et la charité, propre au catholicisme de progrès; l'intellectualisme et la culture mis au service de l'action politique par la rédaction d'articles de presse; la perspicacité du savoir-lire dans les êtres; le sens des vraies valeurs: l'amour, l'amitié que prisait tant Pierre Pascal¹; et même la mise à l'écart par le Parti qui cependant reconnaît l'utilité du spécialiste!

Ainsi l'homme, bon gré mal gré, se reflète toujours dans ses écrits, si impersonnels soient-ils. Même un travail scientifique, pourvu qu'il y ait de la passion, et la thèse de doctorat de Pierre Pascal le prouvera, parle également de son auteur. Chronique des orages lointains de 1928 et 1929, les carnets permettent aussi de lire en filigrane le journal intime de l'homme et d'appréhender sa forte et admirable nature spirituelle et morale.

JACQUES CATTEAU

1. Dans les années 1970, il nous est arrivé d'inviter ensemble Marcel Body, Pierre Pascal, Boris Souvarine: leur lumineuse complicité de toujours était admirable et les rendait diserts et heureux.

«Le regard méchant de Staline» : Pierre Pascal à Moscou en 1928 et 1929

«Un homme sobrement vêtu avec une vareuse, la tête rasée, des yeux intelligents et pleins de malice, une cinquantaine d'années peut-être, l'air affable» : telle fut l'impression que laissa Pierre Pascal à François Bonnaud en 1928. Ce dernier, ouvrier du Maine-et-Loire, membre d'une délégation syndicale à Moscou, avait été dirigé par ses amis anarcho-syndicalistes vers un hôte susceptible de lui proposer un regard alternatif sur les réalités soviétiques, alors que l'organisation du tourisme politique se faisait de plus en plus contraignante. Dès l'arrivée de Bonnaud à Moscou, la chambre que Pascal partageait avec sa compagne Evguenia ou «Jénie» Roussakova, «une femme, jeune encore, guère après la trentaine, l'air futé, de beaux yeux noirs, des cheveux d'ébène abondants quoique coupés court», s'emplit d'amis sûrs. L'expérience et l'aura du couple laissèrent une forte impression au jeune militant, qui les vit plus âgés qu'ils ne l'étaient en réalité (38 et 24 ans)... La discussion allait durer toute la nuit, et fut suivie de longues promenades dans Moscou.

*Le «Petit-Paris» et autres lieux :
quotidien d'un Moscovite, quotidien des Soviétiques*

Pierre Pascal connaissait parfaitement la ville et ses faubourgs. Il s'y était installé à la suite du nouveau pouvoir bolchevique, qui avait transféré sa capitale de l'aristocratique Saint-Pétersbourg vers le cœur des terres russes. Le lieutenant de la Mission française y avait pris, en octobre 1918, la décision essentielle de ne pas rentrer en France et de se mettre au service de la révolution. Il avait vécu dans des demeures réquisitionnées, en quasi-communauté avec le petit Groupe communiste français, « famille » bientôt éclatée par les missions militantes de chacun, mais aussi par les brouilles politiques et personnelles. En 1921, Pierre Pascal avait été écarté de l'hôtel Lux, attribué à l'Internationale communiste et désormais réservé à des dirigeants de plus haut rang. Il s'installa alors au Petit-Paris, un ancien hôtel plus modeste où étaient logés des collaborateurs de l'Internationale communiste et des fonctionnaires soviétiques.

Le numéro 16 de la rue Leontevski Pereoulouk devint ainsi le lieu de rédaction de ses carnets et la base d'une observation quotidienne de la vie moscovite, au cœur de la Moscou historique et politique. Dans la continuité du Journal commencé en 1916, Pascal note soigneusement le temps qu'il fait, prend sur le vif de multiples croquis d'une ville populaire et cosmopolite, au gré de ses promenades qui le mènent dans les parcs, sur les collines où les Moscovites aiment skier et au fin fond des banlieues encore campagnardes. Il se fait le témoin sensible et critique de la modernisation urbaine : « On rase tout ce qui dans Moscou fait histoire » (2 août 1929).

Pierre Pascal n'est pas seulement un observateur, tels les voyageurs français qu'il continue à rencontrer autant que possible pour leur montrer la vraie Moscou, escamotée aux étrangers en visite, mais il est aussi citoyen de l'URSS. Il en a pris le passeport en 1922 pour accompagner la délégation soviétique à la conférence de Gênes. Ses carnets témoignent

INTRODUCTION

au jour le jour d'une bureaucratisation de l'existence, des tracasseries de la vie en collectivité dans l'ancien hôtel dirigé par un « commandant » borné. Il doit, comme les autres, faire face aux sollicitations constantes des « Amis des enfants », du « Patronage de la campagne », de l'organisation paramilitaire Ossoaviakhim : « Un citoyen zélé doit passer sa vie en réunions » (16 février 1929). Informé directement des aléas du quotidien par Jénie ou par la vieille femme qui prépare leurs repas, Pierre Pascal met à profit un don certain de l'écoute des dialogues dans la rue, dans les queues, dans les tramways bondés, observe et engrange les données sur une situation économique et sociale difficile.

Après la famine urbaine de la révolution et de la guerre civile, souvenir marquant des contemporains (« Reverrons-nous tout cela ? », 24 mars 1929), les années 1928-1929 sont une période cruciale de transition entre la relative détente de la Nouvelle Politique économique (NEP), promulguée par Lénine en 1921, et les grands programmes de planification, d'industrialisation et de collectivisation rurale à marche forcée, lancés par Staline. De la NEP, défendue à l'époque par Pascal dans ses articles pour l'Internationale communiste comme une étape nécessaire de « capitalisme renaissant, mais réfréné », restent les inégalités sociales choquantes, les trafics privés en tous genres, les petits artisans qui tentent de survivre.

Mais dix années après la révolution, la situation se tend à nouveau. Dans la course aux acquisitions du quotidien (le diariste note soigneusement chaque prix), dans le retour du rationnement, la crise du logement, les vols, la multiplication des mendiants, des enfants abandonnés, le « hooliganisme » des voyous (notion promise à une longue postérité soviétique), Pascal voit autant de signes de l'échec de la révolution égalitaire, à laquelle il avait tant cru. La bureaucratie chaotique qui gère « au petit bonheur » (1^{er} juin 1929) le Plan quinquennal ne lui semble pas pouvoir répondre aux émeutes de chômeurs, aux grèves dans les usines contre les baisses de salaires et les conditions de travail dégradées. Pascal aime à noter histoires

drôles, comptines satiriques, « anecdotes » et *tchastouchki*, soupapes des humeurs populaires. Lucide, il analyse le détournement habile d'un mécontentement croissant vers des affaires politiques d'espionnage et de sabotage (Donets, Chakhty, arrestations d'ingénieurs).

Si Staline devient le « Tsar de la faim » (*Tsar Golod*) dans les queues de Moscou et même de Leningrad, « ville de luxe » (14 juin 1929), où vit la famille d'Evguenia Roussakova, il n'est pas plus aimé dans les campagnes. C'est tardivement que Pascal – pur citadin malgré ses origines auvergnates – se détourne de son intérêt pour la vie religieuse et intellectuelle et se passionne pour la ruralité russe, refuge d'une âme populaire qu'il pense trahie par des révolutionnaires coupés du peuple. Les notes égrenées en 1928-1929 donnent un aperçu saisissant et concret de la violence exercée par l'État contre les paysans, à présent bien connue par les publications des rapports de la police politique (Guépéou). Avant même la Grande Terreur des années 1930, Pierre Pascal accumule avec soin les informations concernant les villages croulant sous les impôts et les confiscations, les famines en Sibérie, en Ukraine, en Biélorussie ou le long de la Volga, les révoltes écrasées à la mitrailleuse, et les premiers villages vidés par la collectivisation et la « guerre aux koulaks ».

La « campagne antipaysanne violente et folle » (26 avril 1928) contraste brutalement avec la vie paisible et traditionnelle dans laquelle Pierre Pascal aime à s'immerger depuis sa découverte du monde rural grâce aux réunions estivales de la « Commune de Yalta » entre 1923 et 1925. Dès 1926, il séjourne régulièrement dans la région de la Volga et dans le village de Blokhino. Les périple effectués durant les étés 1928 et 1929 en train, en bateau, dans les premiers autobus (« vulgaires camions »), en *tarantass* ou tout simplement à pied, révèlent une vraie rencontre avec ces villages et leurs habitants, observés et aimés par un agrégé des lettres, devenu photographe et ethnologue autodidacte.

Cette immersion dans la ruralité russe, qui nourrira une partie de son œuvre, n'est nullement exclusive d'une

INTRODUCTION

curiosité intense pour «le pays unique où on passe des glaces éternelles aux tropiques» (30 janvier 1929), et où Pascal a choisi de vivre. Renseigné par ses amis sur la Mongolie, la Sibérie, le Kazakhstan, le Caucase, il fréquente avec assiduité les conférences et les projections de films dédiés à la pédagogie des peuples de l'URSS, non sans énervement devant ces «idylles soviétiques» (26 mai 1928). Pour autant, il n'a guère l'opportunité de se lancer dans une expédition telle que celle qui l'avait mené d'Odessa au Turkestan en 1923. Et à l'été 1929, il doit renoncer au projet de grand voyage sur la Volga, en raison de l'arrestation de son ami Francesco Ghezzi.

Moscou, capitale politique.

Au cœur de la répression stalinienne

Cette arrestation d'un ami proche révèle un climat politique angoissant et répressif, présent dans les carnets jour après jour, de manière obsédante. L'attitude antérieure ambiguë de Pierre Pascal envers la violence politique, sa défense de la Terreur rouge de 1918-1920, sa longue absence d'indulgence pour les exclus du régime, capitalistes, bourgeois, intellectuels ou prêtres, demeurent un indice énigmatique de sa pleine adhésion au communisme bolchevique. Le processus de désengagement qui arrive à son terme en 1927-1928 fut sans nul doute accéléré par les premières arrestations et expulsions de proches, qui avaient eu l'audace de ne pas se soumettre à la discipline de Parti (Boris Souvarine) ou de militer pour la liberté syndicale (Nicolas Lazarevitch). En 1928, Pierre Pascal n'est plus collaborateur de Tchitcherine aux Affaires étrangères, il n'est plus l'homme de confiance chargé de la rédaction d'articles en français pour la presse de l'Internationale communiste. Il n'est même plus traducteur et commentateur des œuvres de Lénine. Son nouvel emploi d'archiviste à l'Institut Marx-Engels l'écarte des responsabilités politiques, mais l'ancien secrétaire du Groupe communiste français

de Moscou n'en reste pas moins un observateur privilégié du pouvoir, à un moment crucial de l'histoire de l'URSS.

Quatre ans après la mort de Lénine, Staline parvient enfin à imposer un pouvoir sans rival, fondé sur le contrôle de l'appareil du Parti. Pierre Pascal reste fort bien informé par ses contacts dans le milieu des dirigeants ou anciens dirigeants, des « kominterniens », des exilés politiques employés par les organisations internationalistes (Profintern, MOPR – le Secours rouge international) ou travaillant pour la propagande et les éditions. Comme les années précédentes, il fait la chasse aux informations qui sourdent entre les lignes de la presse officielle, la *Pravda*, le *Troud*, les *Izvestia*, la *Rabotchaïa Gazeta*, est un auditeur attentif de la radio et persiste à consigner rumeurs et scandales. Son Journal est le précieux témoignage d'une confiance ébranlée dans l'information officielle qui truque photographies, lettres d'opposants et statistiques électorales : « Mensonge, mensonge, imprimé, oral, depuis le haut jusqu'en bas » (7 mars 1928).

Le diagnostic désabusé d'un système pourri, irréformable, corrompu, éloigné d'un peuple dépolitisé, vient contraster avec l'évolution nostalgique des années 1918-1920 et d'une génération authentiquement révolutionnaire, coupée de l'actuel parti communiste, devenu « parti de conservation gouvernementale » (3 avril 1928). En ce moment-clé où Staline écarte définitivement l'opposition de gauche avant de se retourner contre la droite en adoptant le programme d'industrialisation et de collectivisation brutales qui était celui de ses anciens ennemis trotskistes, Pierre Pascal suit de très près le destin de la gauche, notamment l'arrestation de Trotski. Il ne met pas pour autant en veilleuse son esprit critique. Fractions, excommunications, démagogie, sectarisme caractérisent selon lui un petit milieu de « maniaques », qui s'éloigne tragiquement de sa base militante. Plus proche des anarchistes, dont ses carnets décrivent les activités encore fort mal connues dans la Moscou des années 1920 (réunions, librairies, actions du musée Kropotkine...), Pascal ne les ménage pas davantage lorsqu'il s'agit de critiquer leur confusion ou leur « passion pour les palabres » (10 décembre 1928).

INTRODUCTION

Pierre Pascal déteste avant tout la corruption, l'embourgeoisement des nouvelles élites et de leurs familles. Il multiplie les informations sur l'enrichissement des communistes, russes ou étrangers: le Français Paul Vaillant-Couturier touche 800 roubles pour un article, un professeur allemand consulté pour l'industrie reçoit 500 roubles par jour, alors qu'un ouvrier qualifié gagne entre 120 et 200 roubles par mois, un professeur 30 à 60 roubles... Cette lecture morale de la politique le conduit d'ailleurs à se tromper sur la prochaine victoire des «droitiers», «tendance irrésistible du pays» (20 octobre 1928). Le pouvoir apparaît dans ses notations au jour le jour comme un jeu d'alliances incertain, guidé par les intérêts personnels et la paranoïa du complot, tout autant que par les choix politiques et économiques, autour d'un Staline qui «déplace et exile à son gré» (20 octobre 1928).

Les carnets de 1928 et 1929 portent un regard unique sur le basculement d'un pouvoir qui, non content de réprimer sans pitié les «ennemis» de classe et les adversaires politiques des bolcheviks, emploie désormais la violence pour régler les conflits à l'intérieur même du Parti, de l'Internationale, et comme instrument de maintien de la paix sociale dans le pays. «Un étouffoir pèse sur tous» (19 janvier 1928), même si la gamme des résistances notées par Pierre Pascal se révèle encore vaste: violences populaires contre les soldats, tracts, lectures ou affichages clandestins de manifestes trotskistes, chansons séditieuses, simple cri «vive Trotski» en réunion publique, ouvriers retournant un portrait de Lénine tête en bas et chantant un service funèbre, rassemblement dans les gares pour le départ des déportés malgré l'interdiction de manifester, grèves de la faim, enfin épidémie de suicides, «seul moyen de protestation aux malheureux» (15 mai 1928). Sans se permettre de les condamner, Pierre Pascal, à l'inverse, juge sévèrement ceux qui «s'aplatissent» devant le «quai des Orfèvres» qu'est le Guépéou, les femmes qui trahissent leur mari, les fils leur père, les lettres d'autocritique sincères ou forcées.

La répression se fait en effet de plus en plus présente et le diariste s'en excuse presque : « Ce n'est pas ma faute, mais chaque jour il me faut noter des horreurs et des histoires de prison » (26 novembre 1928). S'adresse-t-il à lui-même ou à de futurs lecteurs, en portant ce témoignage précis de violences policières et judiciaires devenues ordinaires, auxquelles il semble souvent peiner à croire lui-même ? Aux perquisitions revolver au poing, aux exils administratifs, aux arrestations par « rafles » et emprisonnements de masse, à la banalisation de la peine de mort qui touche tant les politiques que les ouvriers fusillés pour sabotage, viennent s'ajouter des pratiques inédites. « On croit que c'est un nouveau système. On formerait un grand camp quelque part pour y garder tous les opposants », écrit le 24 janvier 1929 Pierre Pascal, qui signale quelques mois plus tard des « milliers de paysans koulaks envoyés en Sibérie ».

Micro-histoires de dissidences :

le couple Jénie-Piotr et son cercle amical

Si Pascal ne s'implique plus dans les rivalités au sommet du Parti, la peur qui « coud les bouches » et les arrestations qui se multiplient autour de lui ne peuvent rester sans conséquences sur le réseau familial et amical, si présent dans les carnets. Après douze ans passés en Russie, dont dix à Moscou, l'ancien lieutenant de la Mission militaire française avait transformé en « lieu géométrique des amitiés » (selon une lettre de Bernard Lecache en 1929) la chambre 25 du Petit-Paris. Avec ses 14 mètres carrés, elle était devenue à la fois bibliothèque, salon et cuisine, tandis que Jénie Roussakova réussissait à se faire attribuer la petite pièce contiguë où était installé leur divan.

De la « famille » du Groupe communiste français de 1918-1920, il ne reste plus personne à Moscou en 1928 : Robert Petit avait quitté Moscou pour la France en 1926, Marcel Body fit de même en mars 1927, Raoul Chapoan, dont le beau-père, instituteur du village de Blokhino, y

INTRODUCTION

avait accueilli Pascal, les rejoignit en 1929. Mais les années 1921-1923 avaient été le moment de rencontres importantes qui constituèrent le cercle amical des années 1920. Au commissariat du peuple aux Affaires étrangères, Pascal s'était lié avec Herman Sandomirski, ancien anarchiste, condamné à mort en 1905 puis déporté en Sibérie, expert des Balkans et de l'Italie auprès de Tchitcherine avant d'être relégué à des tâches documentaires. La fréquentation des organisations de masse du Komintern, notamment de l'Internationale syndicale (ou Profintern), avait rapproché un petit groupe qui se retrouva plusieurs étés durant à Yalta : Nicolas Lazarevitch, l'ami intime, fils d'émigrés russes, baroudeur de la révolution fidèle à l'anarcho-syndicalisme, qui avait été arrêté et expulsé en 1926 ; Robert Guiheneuf, un menuisier syndicaliste et espérantiste qui avait rejoint la patrie des Soviets et travaillait alors dans l'Extrême-Orient russe ; le syndicaliste espagnol Andrés Nin, successivement écarté du Comité exécutif de l'Internationale, puis de ses responsabilités à l'Internationale syndicale ; les ouvriers italiens antifascistes Tito Scarcelli et Francesco Ghezzi, et l'amie de celui-ci, Lena Aronovna Davidovitch, qui vivaient toujours en URSS. À Moscou, les Pascal fréquentaient également l'institutrice communiste Adrienne Montégudet, qui avait suivi en URSS un responsable italien de l'Internationale des travailleurs de l'Enseignement et était professeur de français.

À l'Internationale communiste et au Petit-Paris, Pascal avait rencontré deux fortes personnalités devenues de très proches amis : Boris Souvarine et Victor Serge. Le premier, délégué de la France à l'Internationale communiste (IC), promu au Secrétariat de l'organisation et à la tête du PC français, en avait été exclu en janvier 1925 et ne pouvait plus revenir en URSS. Le second avait lui aussi fréquenté les hautes sphères de l'Internationale à Petrograd et à Moscou, à Berlin et à Vienne d'où il avait activement correspondu avec Pascal, avant de s'engager aux côtés de Trotski dans les milieux oppositionnels et d'animer le « centre de Leningrad ». Les affinités intellectuelles de Victor Serge et de Pierre Pascal n'excluaient pas la controverse politique,

par exemple lorsque Pascal s'irrite d'un « marxisme à donner la nausée, avec ses schémas sans réalité et ses phrases toutes faites » (28 janvier 1929). Par ailleurs, les deux hommes étaient « beaux-frères », même si, adoptant les libres mœurs soviétiques, ils ne semblèrent jamais discuter la question du mariage... Victor Serge avait rencontré sa compagne Lioubov (Liouba) Roussakova et toute la famille Roussakov en 1919, sur le bateau qui expulsait de France les sympathisants du bolchevisme d'origine russe. C'est lui qui avait fait venir sa belle-sœur Evguenia à Moscou pour qu'elle travaille en tant que dactylographe à l'Internationale communiste. Logée au Petit-Paris, elle y rencontra Pierre Pascal. La plus jeune des sept enfants Roussakov, Anita, s'installait bientôt au même étage. Durant leur longue traversée depuis Marseille, Victor Serge et les Roussakov s'étaient également liés d'amitié avec le docteur Aleksandr Nikolaenko, qui devint à son tour un proche de Pascal.

Au-delà des années 1918-1924, marquées par un intense engagement politique et professionnel, Pierre Pascal ne s'était guère rapproché de ses collègues de travail, que ce soit aux Éditions de l'Internationale communiste ou, moins encore, à l'Institut Marx-Engels-Lénine. Vivant ses nouvelles fonctions comme une mise à l'écart, il ne rend guère justice dans ses carnets au directeur de l'IMEL David Riazanov, certes autoritaire et « potentat » (30 septembre 1928), mais qui persistait courageusement à employer les hérétiques politiques de tout bord. L'archiviste du « cabinet français » s'investit peu dans son travail : c'est avant tout le Petit-Paris qui est au cœur de la vie quotidienne de cette période. Le couple Pascal y fréquente de nouveaux amis, comme Gueorgui Fedorenko, ingénieur militaire qui assure la maintenance technique de l'ancien hôtel, et sa compagne Aleksandra Oranovskaïa, « dactylo » de l'Internationale avec les sœurs Roussakova et, elle aussi, élevée en France.

Une convivialité cosmopolite anime la chambre 25 où s'entassaient jusqu'à 12 invités : amis russes, camarades de l'Internationale, délégués étrangers devenus des amis (Lucien Laurat, Angelo Tasca, lui aussi brutalement écarté

INTRODUCTION

de ses responsabilités par Staline lui-même), voyageurs de passage, tels François Bonnaud ou l'écrivain franco-roumain Panaït Istrati. Les dîners sur le pouce, les jeux, l'écoute de disques ou de la radio, les lectures de poésie se mêlent indissociablement aux échanges d'informations sur la situation intérieure, rapportées par les uns et les autres, et aux débats politiques. C'est bien une « dissidence » avant la lettre – le terme n'apparaîtra véritablement que dans les années 1960 –, qui se déploie dans une double dimension. D'une part, la contestation intérieure du régime dans le cadre d'une fidélité réaffirmée au communisme, révélatrice de multiples malentendus entre ces étrangers souvent considérés comme des « bolcheviks de salon » et les dirigeants du PC russe. D'autre part, la circulation intereuropéenne et entre l'Europe et l'URSS d'un débat profondément internationalisé. Car Pierre Pascal reste en relation assidue avec la France, avec Lazarevitch, Souvarine, Body, Bernard Lecache, Pierre Naville... Ses correspondants de *La Révolution prolétarienne* lui envoient lettres, journaux et livres. Ils se font « touchants » dans leur soif d'informations, participant à distance aux controverses sur les buts et les moyens d'action de l'opposition à Staline. En retour, ils reçoivent encore de Moscou quelques articles de Pascal, publiés anonymement, par prudence.

Plongés dans les luttes internes au Parti et témoins de la mainmise du parti russe sur l'Internationale et les partis communistes européens, les hôtes du Petit-Paris en sont en effet les acteurs, mais aussi les victimes. Victor Serge raconte son exclusion du Parti dans une lettre rapportée par Pascal en janvier 1928. Il est arrêté en avril, libéré fin mai, mais reste sans travail, menacé. Les carnets témoignent d'une nouvelle épreuve traversée par la famille Roussakov début 1929 : le père, Aleksandr Roussakov, et sa fille Liouba sont accusés d'avoir battu une camarade, membre du « comité de maison », le JAKT, venue inspecter leur appartement communautaire (et désirant en réalité y récupérer une chambre). La *Pravda* de Leningrad exige un châtiment exemplaire contre Roussakov, « ennemi acharné

de la classe prolétarienne». De son côté, Liouba dépose immédiatement une plainte pour avoir été brutalisée par sa voisine. Le procès où Pascal est appelé à témoigner au printemps 1929 à Leningrad confond les enjeux politiques – car c’est Victor Serge qui est visé via sa famille – et les mesquineries du quotidien soviétique. Les conséquences seront graves pour la famille Roussakov: le père condamné, Liouba ébranlée au point de révéler à cette occasion des troubles psychiatriques que les épreuves des années 1930 ne feront qu’aggraver.

Après Lazarevitch et son passage en prison en 1924, la répression touche donc de nouveau directement l’entourage de Pierre Pascal. Francesco Ghezzi est suivi par une « mouche », puis arrêté à son tour le 13 mai 1929. Une campagne de la gauche antistalinienne se déclenche aussitôt en Europe, entraînant sa libération, toute provisoire. La surveillance, la censure (papiers déplacés, lettres ouvertes ou arrêtées...), d’abord traitées avec humour, se font sans cesse plus pesantes et isolent le couple. Jénie est licenciée de son emploi au MOPR. Elle se bat avec la bureaucratie kafkaïenne de la Bourse du travail et supporte de plus en plus mal cette atmosphère de peur. Pierre doit gérer les pressions professionnelles (traductions de faux ou de textes qu’il n’approuve pas, mise à l’écart de la traduction des œuvres de Lénine, etc.) et les menaces de licenciement, qui seront mises à exécution avec la grande purge de l’Institut Marx-Engels en 1931.

Le saisissant « rêve du temps » (17 avril 1928), dans lequel Pascal, quelques jours avant l’arrestation de Victor Serge, ose s’opposer à Staline et défier son « regard méchant », s’achève sans « dénouement ». De fait, les années 1928-1929 sont aussi une période de maturation: maturation du désengagement politique définitif, maturation du choix du retour en France, précipité par la découverte dans les caves de l’Institut Marx-Engels d’une œuvre décisive dans l’évolution intellectuelle de Pierre Pascal, la *Vie* de l’archiprêtre hérétique Avvakoum, combattant la plume à la main pour la Vieille Foi, disparu sur le bûcher en 1682.

INTRODUCTION

Aucun Journal ne nous est parvenu pour les années 1930 à 1933, date du départ de Pierre Pascal et Evguenia Roussakova pour la France. Les carnets auraient-ils disparu ? En ce cas, sans doute, Pascal aurait protesté, lui qui avait réussi à faire sortir dix-neuf caisses de papiers et de livres d'URSS. La perte des écrits personnels, si douloureuse aux écrivains expulsés, lui a donc été épargnée. Il avait plus probablement cessé d'écrire pour lui-même, prenant conscience de ce qui apparaît si clairement a posteriori dans les carnets de 1928 et 1929, c'est-à-dire le danger de la moindre confession politique écrite, en ces temps de perquisitions et de délations.

Si Pascal, dont toute la belle-famille restée en URSS fut expédiée au Goulag, fut loin d'être muet dans les débats critiques du stalinisme, ce n'est qu'à la fin de sa vie qu'il choisit de témoigner de son expérience de la Russie soviétique. Contrairement à Victor Serge, qui, arrêté le jour même du départ de Pascal, déporté dans l'Oural et expulsé en 1936, s'était immédiatement lancé dans ses *Mémoires d'un révolutionnaire*, Pascal ne rédigea pas de souvenirs, mais consentit à publier son Journal, soigneusement tenu depuis 1916. Avec l'aide de ses anciens élèves et amis, quatre tomes parurent entre 1975 et 1982 aux Éditions L'Âge d'Homme. Interrompue par la maladie et la mort, cette entreprise s'achève trente ans après la disparition de son auteur. Plus de vingt ans après la chute de l'Union soviétique, et alors que s'approche le centenaire de la révolution d'Octobre, la parole de ce grand témoin n'a rien perdu de sa fraîcheur ni de sa force.

SOPHIE CŒURÉ

Aux lecteurs

Les graphies des noms propres choisies par Pierre Pascal sont scrupuleusement respectées même lorsqu'il s'autorise des variantes. Le nom d'usage principal est alors précisé en note avec, si nécessaire, les pseudonymes, diminutifs et autres altérations significatives. Dans le texte, les parenthèses et notamment les signes de ponctuation entre parenthèses appartiennent à l'auteur et marquent sa perplexité ou son humeur. Les crochets indiquent nos interventions. La typographie et la ponctuation de Pierre Pascal ont été conservées, à l'exception des majuscules, qui ont été accentuées à l'initiale, et des titres d'ouvrages et de revues, transcrits ici en italique.

Les mots, acronymes, expressions, voire des phrases entières que l'auteur cite directement en russe, donc en cyrillique, sont signalés par l'italique, transcrits en respectant au plus près la prononciation et les normes de la transcription française courante, enfin traduits dans les notes de bas de page.

Dans ces dernières, les prénoms d'origine russe sont simplement transcrits lorsqu'ils se rapportent aux Russes et retrouvent la graphie française lorsqu'ils désignent des Français. Ainsi Nikolai ou Aleksandr désigne un Russe; Nicolas ou Alexandre, un Français. Une exception d'importance observée par les historiens et les autres: les tsars, empereurs et grands-ducs conservent la graphie traditionnelle: le tsar Alexis, l'empereur Nicolas II...

Il va de soi que les personnages de l'histoire, des arts et des sciences notoirement connus ne font pas en général l'objet d'une fiche d'identité. Par exemple, les politiques: Mirabeau, Robespierre, Carrier, Déroulède, Clemenceau, Engels, Marx, Lénine, Plekhanov, Boukharine, Zinoviev, Kamenev, Trotski, Staline, Mussolini... De même les écrivains: les Français Blaise Pascal, Th. Gautier, Renan, Dumas, Verlaine, Goncourt, Carco, les Russes Pouchkine, Gogol, Lermontov, Herzen, Dostoïevski, Tolstoï, Tchekhov, Gorki... Les peintres encore, tels que Cézanne, Gauguin, Van Gogh...

1928

1^{er} janvier

Hier soir, X et Y et Z sont venues: on a bu du thé, mangé de la *khalva*¹ et des gâteaux et joué à des «jeux de société» bien innocents: un pot d'eau où flotte une coquille de noix où brûle une petite bougie d'arbre de Noël: tout autour sont pendus des bouts de papier sur lesquels chacun a écrit le nom d'un «fiancé», ou un souhait, ou une chose à accomplir par celui qui a été d'avance désigné. Et puis les autres sont partis, avec J[énie]. Je suis resté, n'étant pas trop disposé à rire.

Un numéro de *L'Illustration*² est arrivé: *Slava Bogou*³! La censure en avait arrêté deux coup sur coup. *Le Temps* du 26 décembre m'arrive sous une bande de *Paris-Matinal*⁴ à mon nom: pas banale, dame censure! Un autre *Temps*, lu au bureau, annonce un article «très documenté» signé Salluste, dans la *Revue de Paris*⁵ du 15 décembre, d'après lequel Lenine, étant en exil en Sibérie, aurait accepté les

1. Sucrierie arménienne, sorte de pâte dure, faite à partir de graines de sésame pilées et de miel. (*Toutes les notes sont des éditeurs.*)

2. Journal hebdomadaire français publié de 1843 à 1944, dont la marque de fabrique était une riche iconographie à chaque numéro (gravures, photographies, dessins, etc.).

3. «Dieu soit loué!»

4. *Le Temps*: quotidien français publié à Paris de 1861 à 1942, plutôt républicain conservateur et considéré comme l'organe quasi officiel de la diplomatie française. *Paris-Matinal*: journal du matin d'extrême gauche, fondé en 1927 par Eugène Merle. Il fit très rapidement faillite.

5. Revue littéraire française, fondée en 1829 par Louis-Désiré Véron.

propositions d'un policier pour «faire une scission dans le parti s[ocial]-d[émocrate]!»

2 janvier

Nouvelle *tchastouchka*¹ d'actualité, de macabre philosophie:

Krematori proverili
Bezprizorchika sjigali
Otkryvaïout. On tantsouïet
*I kritchit: «Zakryvaïte! Douïet.»*²

On a brillamment fêté le nouvel an: toutes les tables étaient prises au «Praga». Au «Lux»³ jouait un orchestre de [Tsiganes]. Les rues étaient encore pleines de promeneurs à 3 h. du matin.

Pour notre 1^{er} janvier, pas d'eau dans la maison, sauf au rez-de-chaussée: notre «*pravlenie*»⁴ n'a pensé qu'à fermer les cabinets, mais non à garnir à la main les chasses d'eau! Tous les soirs, ces messieurs, dociles aux suggestions des autorités, jouent aux échecs: on encourage ce jeu, car il est absorbant. D'où «tranquillité des parents». Les *Izvestia*⁵ ne se faisaient-elles pas informer jour par jour, et par télégrammes spéciaux, de Buenos Aires, de la partie Capabianca-Alekhine⁶!...

1. Couplet populaire satirique, genre folklorique très répandu en Russie.

2. Traduction donnée par Pierre Pascal, inscrite à la fin du carnet: «On vérifie le crématoire. / On y brûle un enfant perdu. / Et le voici qui danse. Il crie: / "Vite, fermez! Un courant d'air!"»

3. Parfois écrit «Luxe»: hôtel situé sur la rue Tverskaïa où Pascal vécut en 1920-1921, avant que l'hôtel ne soit réservé aux plus hauts dirigeants de l'Internationale communiste.

4. Gérance d'immeuble.

5. Organe de presse du soviet des Députés Ouvriers et Soldats, fondé en 1917, qui deviendra l'un des principaux quotidiens soviétiques.

6. Partie d'échecs de 1927 qui opposa le champion du monde jusqu'alors imbattable Jose Raoul Capabianca au Russe Aleksandr Alekhine, à l'avantage de ce dernier.

La *tchastouchka* est très vraie : on contaît hier soir que le cadavre danse dans les flammes. X connaît un individu qui se livre avec tant d'ardeur à la propagation de la crémation, qu'il lui a dit : « Mais si vous faisiez la propagande par le fait... » – « Je ne suis pas anarchiste ». On a, pour séduire le public, abaissé le prix de l'opération à 1 r.

Vouiovitch¹ a reçu du Guépéou un papier lui enjoignant de partir dans les trois jours sur la mer Blanche, en rapport avec les pêcheries, sinon il sera arrêté. Il est malade : il entrera aussitôt à l'hôpital, se faire opérer. On verra. À Petrograd, les trotskistes font contre mauvaise fortune bon cœur : la trahison des leaders zinoviévistes a renforcé l'opposition orthodoxe, dans plusieurs usines les ouvriers ont réclamé le renvoi des renégats (*podavantsy*) : le Kouzovnikov de Sverdlovsk qui a écrit la fameuse lettre dévoilant l'organisation de l'opposition a reçu pour cela des milliers de r., il en a donné 5 à sa sœur, mais maintenant il se repent, il veut se suicider, on le garde à vue... Il paraît (d'ici) que Zinoviev avait invité à « rencontrer » le 1^{er} janvier beaucoup de ses partisans : plusieurs ont refusé avec mépris.

Par contre : il se confirme que Ioffe² vivait en bourgeois comme pas un, partout où il a passé, depuis les

1. Voïa Vouyovitch (Vojislav Vuyovic, 1897-1936) : « Serbe, membre des jeunesses communistes, qui jouait un rôle dans l'appareil de l'Internationale communiste » (*Journal de Russie*, t. 2, p. 22). Affecté à des troupes cantonnées en France en 1916, le jeune Serbe reste à Paris et devient l'un des dirigeants des jeunesses socialistes, puis de l'Internationale communiste des jeunes (KIM) à Moscou et en Allemagne. Dans l'opposition à partir de 1926, il est exclu du Parti et sera exécuté à la suite du premier procès de Moscou.

2. Adolf Ioffe (1883-1927) : menchevik, membre du Comité international (les *mejraïontsy*), partisan de Trotski jusqu'en 1917. Rejoint les bolcheviks, à l'instar de tous les membres du Comité international, lors du IV^e congrès. Dirige la délégation soviétique à Brest-Litovsk en 1918, puis mène une carrière diplomatique. Membre de l'opposition de gauche, il se suicidera après l'exclusion du Parti de Trotski et de ses partisans, et le refus de Staline de le laisser partir soigner une grave maladie à l'étranger.

pour parler de Riga jusqu'à Vienne, il a dépensé pour sa « maison » des sommes folles, à Tokyo les journalistes ont publié un livre entier des folies somptuaires de sa femme, dans ses passages à Moscou il laissait impayées des notes de 5-6000 r. à l'hôtel, malade, on lui offrait encore une villa au Caucase, mais il voulait absolument l'étranger. Ce qui n'empêche pas l'opposition d'exploiter sa lettre.

On fait courir le bruit que Lounatcharski¹ sera ambassadeur à Rome, et qu'un homme du Guépéou le remplacera à l'IP². Il paraît pourtant que c'est faux: L. a fait trop de scandale récemment avec les bijoux de sa femme! (Le mal n'a pas été réparé par le communiqué de Rosta³ assurant que c'étaient des bijoux faux.) On enverra à Rome un certain Otto Schmidt: c'est un journaliste américain qui l'a appris au personnel du NKVD. Et comme on lui demandait sa source et qu'il refusait de l'indiquer, sa secrétaire, qui est du Guépéou, dit: « Il sort de chez Lounatcharski. » On prétend aussi que Lozovski⁴ serait remplacé par Tomski⁵: il avait légèrement critiqué Boukharine. Tomski, c'est la fin du Profintern⁶, escomptée depuis longtemps.

1. Anatoli Lounatcharski (1875-1933): essayiste et dramaturge, philosophe et critique littéraire, il dirige avec Lénine le premier organe de presse bolchevique *Vperiod* (*En avant*). Dès 1917, il est commissaire à l'Éducation, avant d'être démis de ses fonctions en 1929, et compte parmi les fondateurs du Proletkult.

2. Acronyme pour « Instruction publique », que Pierre Pascal utilise pour désigner le commissariat du peuple à l'Éducation.

3. Acronyme pour « Rossiïskoïe telegrafnoïe aguentstvo »: agence de presse fondée en 1904 et qui deviendra l'agence Tass.

4. Aleksandr Lozovski, pseudonyme de Salomon Dridzo (1878-1952): dirigeant bolchevique, animateur de l'Internationale syndicale rouge entre 1921 et 1937. Il sera exécuté sur ordre de Staline à la suite du procès du Comité juif antifasciste.

5. Mikhaïl Tomski, pseudonyme de Mikhaïl Efremov (1880-1936): syndicaliste ouvrier et leader de la révolution d'Octobre, il devient l'un des dirigeants des syndicats soviétiques et du Profintern. Opposé à Trotski aux côtés de Staline, il sera à son tour écarté comme représentant de « l'aile droite », hostile à l'industrialisation forcée. Accusé lors du premier procès de Moscou, il se suicidera en 1936.

6. Acronyme pour « Krasny international profsoïouzov »: Internationale syndicale rouge. Dissoute en 1937.

Avec Vouiovitch, 7 autres, dont un Smirnov, ont reçu le même avis. Quelques-uns sont expédiés sur l'Amour. Il ne s'agit pas de fonctions quelconques, comme je l'avais pensé, mais bien d'un exil administratif. Et on ne leur donne rien : débrouillez-vous !

Une commission a recensé les campagnes, au point de vue social. Les résultats sont résumés dans un article de Larine¹ dans *Le Bolchevik*² du 3 décembre : 20 millions de familles paysannes – après exclusion de 4 millions de familles rurales, mais non paysannes actives (peut-être y a-t-il déjà là un tour de bâton) ; sur ce nombre, il y a 4 % de « koulaks » (Larine assure qu'on a été très large dans la définition du koulak : ??), qui font 5 % de la population (environ 5 millions d'âmes), 12 % de la terre cultivable, 15 % de la surface ensemencée et 20 % du blé lancé sur le marché. Comme ces chiffres sont dirigés contre l'opposition et sont des minimums, ils sont assez éloquents. Et Molotov³ lui-même a dit que 4 % lui semblait pas assez. Et on n'a pas compté les *zajytotchnyé*⁴ !

Pravda du 3 : une vieille meurt, laissant un mobilier qui fut vendu pour 963 r. Une grosse part de cet argent sert à l'enterrer. Un tiers, qui avait une dent contre l'*oupravdom*⁵, l'accuse, le dénonce pour ne pas avoir interdit la

1. Iouri Larine, pseudonyme de Mikhaïl Lourié (1882-1932) : révolutionnaire, économiste, publiciste, l'un des fondateurs du Gosplan en novembre 1921 et concepteur de la NEP. Il a été également l'initiateur de l'OZET, la Communauté des agriculteurs juifs de l'URSS, qui exista de 1925 à 1938.

2. Bihebdomadaire apparu en 1924, organe de presse théorique et politique du Comité central.

3. Viatcheslav Molotov, pseudonyme de V. Skriabine (1890-1986) : l'un des dirigeants de la révolution d'Octobre, proche de Staline, alors secrétaire du Comité central du parti communiste. Il deviendra chef du Conseil des commissaires du peuple (1930-1941), du Komintern (1929-1934), puis ministre des Affaires étrangères (de 1939 à 1949 et de 1953 à 1956).

4. Littéralement « les bien nantis » ; ici, le terme désigne les paysans aisés.

5. Acronyme pour « Oupravliaïouchi domom » : gérant d'immeuble.

vente. Celui-ci assure qu'il a averti la milice, qui l'a envoyé promener: il est néanmoins condamné par le « *narsoud* »¹ à un an 1/2 de prison. Et de même le vieux de 70 ans, parent de la morte, qui avait fait la vente et l'enterrement. Le *gouboud*² confirme la peine. Le *Verkhsoud*³, après deux mois de réflexion, la confirme encore. Et maintenant Soltz⁴ s'indigne, demande qu'on prive du droit de juger les coupables, qu'on « nettoie les tribunaux et les procuratures des mauvais juges »! Pourtant ce n'est pas une, mais toutes les instances qui ont jugé! N'est-ce pas la loi qu'il faudrait changer? C'est le conflit entre un vieux reste d'aspiration révolutionnaire et la *gossoudarstvennost*⁵. C'est un conflit irrémédiable, monsieur Soltz!, sans résolution.

Lazarevitch⁶ polémique avec R[omain] Rolland⁷ à cause des dernières manifestations de R.R. pour le gouvernement soviétique. Il s'étonne qu'on puisse dire que les ouvriers russes, qui sont victimes d'accidents multiples, qui s'éreintent [dès] 10 h. au volant d'autobus, qui crèvent dans les mines, etc., sont les maîtres du pays et du pouvoir. R.R. répond que la révolution russe est une belle

1. Acronyme pour « Narodny soud »: tribunal populaire.

2. Acronyme pour « Gubernski soud »: tribunal régional ou tribunal de gouvernement.

3. Acronyme pour « Verkhovny soud »: Cour suprême.

4. Aaron Soltz (1872-1945): social-démocrate dans les années 1890, collaborateur à *L'Étincelle* (organe de presse de Lénine), devient bolchevik à partir de 1903 et collabore à la *Pravda*. Dans les années 1920, il travaille dans diverses institutions judiciaires, ainsi qu'au Comité central. Après 1934, il est l'adjoint du Procureur, puis président de la Cour suprême.

5. Littéralement: « le sens de l'État ».

6. Nicolas Lazarevitch (1885-1975): Belge, fils d'émigrés russes comme Victor Serge, réfractaire et militant anarchiste, puis anarcho-syndicaliste, grand ami de Pierre Pascal dont il fait la connaissance au début des années 1920. A beaucoup voyagé en URSS avant d'en être expulsé en 1926. Antistalinien. Après 1945, il se consacrera à informer le public français ouvrier et syndicaliste des dérives du régime soviétique, et luttera activement contre la propagande de Moscou.

7. Romain Rolland (1866-1944): l'écrivain français, lauréat du Prix Nobel en 1915, était devenu le symbole du pacifisme européen avec le recueil d'articles *Au-dessus de la mêlée*. Il adhère à l'idée du monde nouveau portée par la révolution russe, en réaffirmant toutefois son indépendance politique et son refus de la violence. Il se rapprochera de la position officielle de l'URSS dans les années 1930.

chose, que le peuple russe est admirable. Il ne veut pas se mêler des partis, et renvoie Laz. au livre de Miglioli¹ ! Il termine en citant des phrases d'un de ses propres drames. Radoterait-il maintenant ? Et le ton de la lettre de Laz. m'inquiète aussi un petit peu : il habille sa sincérité de rhétorique. Souffrirait-il un peu de la vie qu'on lui fait mener, meetings, articles...

Avant-hier Rappoport² faisait entendre son horrible voix dans les couloirs de l'Institut³. Il n'est jamais estimé, mais jamais en disgrâce, lui.

5

Ce n'est pas 7, mais 23 opposants qui sont exilés. Il y a entre autres Sosnovski⁴ : quand il a reçu l'ordre, il a dit : « Je connais ça. » Vouiovitch a fait ses adieux au Komintern.

1. Guido Miglioli (1879-1954) : syndicaliste, catholique, il a combattu activement les grands propriétaires italiens après la Première Guerre mondiale, sans pour autant se rallier au fascisme, ce qui lui vaut d'être exilé en 1926, devenant une figure à la fois marquante et isolée du paysage politique italien. Sera livré aux autorités italiennes par Vichy en 1940 et emprisonné jusqu'en 1945. Pierre Pascal le rencontre lorsqu'il séjourne en URSS sur l'invitation du gouvernement soviétique en juillet-août 1927, et conserve une impression mitigée de l'homme et de son ouvrage *Le Village soviétique*, Librairie du Travail, 1927 (*Journal de Russie*, t. 4, p. 165, 183, 230).

2. Charles Rappoport (1865-1941) : théoricien et militant socialiste d'origine russe, il adhère au PCF « sans renoncer à son franc-parler » (*Journal de Russie*, t. 4, p. 184). Se rend en URSS en 1922 et en 1927. Collaborateur de *L'Humanité*, il reste correspondant en titre des *Izvestia* à Paris pendant l'entre-deux-guerres, malgré sa proximité avec l'opposition trotskiste. Rompt avec le PCF à la suite des premiers grands procès de Moscou.

3. Institut Marx-Engels : fondé en 1921 et dirigé par David Riazanov, il réunit les archives du marxisme et des mouvements révolutionnaires internationaux. Pascal y est employé depuis 1926.

4. Lev Sosnovski (1886-1937) : journaliste, bolchevik convaincu, l'un des collaborateurs principaux à la *Pravda* dont il a été le cofondateur avant la révolution. Son nom est en grande partie lié à celui de Rakovski : tous deux comptèrent parmi les leaders de l'opposition de gauche à l'intérieur de l'URSS et furent les derniers à capituler. En 1927, Sosnovski est exclu du Parti. En 1935, il « capitule », mais, l'année suivante, il est de nouveau emprisonné avant d'être fusillé en 1937.

On m'a eu: un type entre: «Bonjour. N'auriez-vous pas 50 [kopecks] à me prêter?» Je sors mon porte-monnaie. Il ajoute: «Jusqu'au mois d'avril.» Je lui donne, tout en trouvant la chose bizarre, et il me tend en échange un billet de la «seconde loterie de l'Ossoviakhim¹» que je n'aurais jamais pris autrement. Ils ont toutes les ruses. Celle-ci au moins est amusante.

Je rentre à la maison: le couloir est encombré de malles, de caisses et de corbeilles: la «commission sanitaire» a décidé de faire l'ordre et la propreté dans la *kladovaïa*², d'y construire des rayons, etc. Chacun est invité à réviser ses affaires, à jeter les choses inutiles. J'ai passé plus de 2 h. à fouiller: combien de vieux livres oubliés, combien d'autres auxquels je pensais fort bien, mais que je trouvais plus facilement dans une bibliothèque que dans leur immense corbeille, combien de brochures introuvables, de notes prises en 1919, 20, 21, de revues, du temps du «communisme de guerre»! Tout un relent d'histoire récente, mais d'histoire, hélas!

6

Ce n'est pas 23, mais une quarantaine de victimes: Trotski, Rakovski³, Radek⁴ et je ne sais plus quel quatrième ont

1. Acronyme pour «Obchtchestvo sodeïstviïa oboroné, aviatsionnomou i khimitcheskomou stroïtelstvou»: Société de soutien à la défense, aux constructions aéronautiques et à la chimie (1927-1948).

2. «Débarras».

3. Christian Rakovski, pseudonyme de Krystiu Gheorgiev Stanchev (1873-1941): socialiste révolutionnaire roumain d'origine bulgare. Rejoint le parti bolchevique russe après la révolution d'Octobre. Un des membres fondateurs de l'Internationale communiste, chef du gouvernement de la république socialiste d'Ukraine, ambassadeur soviétique à Londres et à Paris. Fidèle lieutenant de Trotski, il est l'un des leaders de l'opposition de gauche aux côtés de Lev Sosnovski. Exclu du Parti en décembre 1927, exilé à Astrakhan d'où il dirige l'opposition trotskiste, puis, en 1929, à Barnaoul où il passera six ans. Malgré son autocritique de 1934, il sera impliqué dans les procès de Moscou, condamné à vingt ans de prison et exécuté peu après l'invasion de l'URSS par Hitler.

4. Karl Radek, pseudonyme de Karol Sobelsohn (1885-1939): né dans la partie polonaise de l'Empire russe, dirigeant social-démocrate et théoricien

reçu l'invitation du C.C., et Trotski avec indication d'une fonction: au Goubplan¹ d'Astrakhan. Ainsi même là la hiérarchie est observée. Les autres, Smilga, Preobrajenski², Sapronov³, Sosnovski, Serebriakov, Vouiovitch, les deux Smirnov, Ter-Vaganian⁴ l'ont reçue du Guépéou et seront conduits à leur destination sous garde. Ils sont envoyés «à la disposition» de la Tchéka d'Oust-Sysolsk⁵, de Kzil-Orda⁶, etc., qui peut les expédier plus loin encore. Preobrajenski va à Ouralsk. La personne qui me conte tout cela est toute émue: le coup est imprévu et brutal, les membres du C.C. eux-mêmes n'en sont informés qu'aujourd'hui; les malheureux laissent des familles sans ressources – Sosnovski a 4 enfants – et eux-mêmes ne reçoivent rien pour s'équiper; la Croix rouge politique ne peut les secourir, elle a des fonds pour les mencheviks, les s.-r., etc., mais pas pour l'opposition: les 18 emprisonnés de Moscou meurent déjà de faim. Impossible de faire connaître la situation aux cellules, aux ouvriers. Hier pourtant la question a été posée dans une cellule, et il a été répondu: «Mais ces départs ont eu lieu d'accord avec les intéressés.» Aucune possibilité de répondre à ce mensonge. Vassilieva est bien bouclée,

marxiste. Il est écarté de la direction du Komintern, du Comité central, puis du Parti après l'échec de la révolution en Allemagne et en Chine et en raison de ses liens avec Trotski. Il mourra battu par ses codétenus, après avoir été condamné lors du deuxième procès de Moscou.

1. Commission régionale de planification.

2. Evgueni Preobrajenski (1886-1937): vieux bolchevik, l'un des principaux dirigeants et théoriciens de l'économie soviétique. Exclu du Parti en 1927 pour sa proximité avec l'opposition de gauche, fusillé en 1937.

3. Timofeï Sapronov (1887-1937): vieux bolchevik devenu dirigeant soviétique, fondateur, après 1920, du mouvement «déciste» (partisans du Centralisme démocratique), puis proche de l'opposition de gauche. Arrêté et déporté en 1928, il sera fusillé en 1937.

4. Ivar Smilga (1892-1938), Leonid Serebriakov (1888-1937), Vladimir Smirnov (1887-1937), Ivan Smirnov (1881-1936), Vagarshak Ter-Vaganian (1893-1936). Représentants de la vieille garde bolchevique qui, après la mort de Lénine, s'oppose à l'évolution du Parti sous la direction de Staline. Ils seront les premières victimes des purges staliniennes.

5. Région éloignée, où beaucoup d'opposants furent relégués. Capitale administrative de la république des Komis (Oust-Sysolsk en transcription actuelle).

6. Autre lieu éloigné. Région centrale du Kazakhstan (Kzyl-Orda ou Kyzyl-Orda en transcription actuelle).

à Boutyrki, non pas pour des réunions, mais bien pis: elle avait pris à la maison, d'accord avec son chef, une machine à écrire; la Tchéka se saisit de cette machine et en même temps la fit réclamer au bureau; Vas. réussit à s'en procurer une autre et la mit en place; la Tchéka vérifia: naturellement le numéro ne concordait pas! On l'arrête donc (le 15 décembre) pour détournement de matériel. Les gens qui ont tous les pouvoirs recourent à des mesquineries qui ne peuvent s'expliquer que par un sadisme professionnel.

Les déportations sont tenues dans le plus grand secret. Pourtant, Scheffer¹, correspondant du *Berliner Tageblatt*, les a vues et a rédigé un télégramme à son journal. La censure lui a laissé passer. Mais arrivant au Télégraphe il trouve contordre: on lui refuse! Alors il va protester et présente un autre télégramme à son journal: «Je donne ma démission, impossible de continuer à informer avec un gouvernement qui n'a pas de parole et qui interdit d'annoncer ce que tout le monde sait.» Là-dessus, grand émoi: Litvinov² va au Politbureau pour dénoncer cette politique qui prive le Commissariat d'un correspondant très utile... On tient séance, et le résultat n'est pas connu. Enfants! Ils se heurtent de plus en plus aux contradictions incurables. Seul au Commissariat un fonctionnaire est tranquille: le censeur. Il dit: «Que me fait le Politbureau? J'ai là des instructions de Iagoda³» (Tchéka).

Ces matins, les cloches sonnent gaiement la Noël prochaine. Les mendiants se multiplient, comptant sur

1. Paul Scheffer (1883-1963): correspondant à Moscou du quotidien libéral allemand, sera expulsé d'URSS en 1929 pour ses reportages critiques sur la collectivisation.

2. Maksim Litvinov, pseudonyme de Max Wallach-Finkelstein (1876-1951): vieux bolchevik, ambassadeur à Londres, commissaire-adjoint (depuis 1921) puis commissaire (à partir de 1930) aux Affaires étrangères.

3. Guenrikh Iagoda (1891-1938): adjoint de Dzerjinski au Guépéou. Directeur des Services de sécurité à partir de 1930, sera commissaire du peuple aux Affaires intérieures après la réorganisation du Guépéou et son intégration au NKVD (1934). Destitué par Staline en 1936, remplacé par Ejov. Au dernier grand procès de Moscou en mars 1938, il sera à son tour condamné et exécuté.

l'adoucissement des cœurs. On vend sur les places des arbres de toutes tailles. La neige s'arrête parfois au renflement des coupes.

Hier soir j'ai conduit la petite famille au film dont on fait si grand bruit et dont c'est la dernière journée: *La Fin de Pétersbourg*¹. Rien de plus ennuyeux. Rien de plus faux. L'usiner est caricaturé. Kerenski est ridiculement chargé. Les moindres détails sont excessifs: ainsi la nuit les lumières aux fenêtres du Palais d'Hiver sont éblouissantes, les coups de canon du 5 octobre sont multipliés en dépit de l'histoire. Le leitmotiv de la statue massive d'Alexandre III fatigue à la longue. Les scènes symboliques sont grossières, outrées. Mais au moins le film est orthodoxe!

7

La fabrique des machines agricoles de Lioubertsy est en grève, parce que, comme dans beaucoup d'autres, on veut imposer une diminution de salaires, qui atteint là 25 %: 18 % sur les prix des pièces et 7 % sur le regroupement des catégories! Aussitôt l'usine des appareils de levage de Moscou a suivi: à l'unanimité, y compris toute la cellule communiste, elle a déclaré la grève. On a envoyé dare-dare Tomski parlementer, on l'a écouté, mais on a voté de continuer la grève! Osera-t-on user de la manière forte, en ce moment?

À propos de la grève, j'oubliais le plus pittoresque: les ouvriers ont sorti quelques administrateurs « sur la brouette » selon la tradition de l'ancien régime, et ils ont même renchéri sur les traditions, en déculottant l'un d'eux et en l'asseyant dans la neige. Je lis dans le *Troud*² du 6 que les administrateurs se plaignent que les syndicats ne laissent pas

1. Film de 1927 sur la révolution russe du cinéaste soviétique Vsevolod Poudovkine.

2. *Le Travail*: quotidien fondé en 1921, organe de presse du Profintern.

opérer la «révision des normes» prévue par le plan: il y a partout effort pour diminuer les prix coûtants en augmentant l'intensité du travail, d'où baisse déguisée des salaires.

Voilà que les pierres mêmes parlent: à la Société des anciens forçats tout un groupe de 26 *narodovoltsy*¹ – qui servent à donner une façade non exclusivement communiste à la société – a protesté contre les mensonges contenus dans la réponse du Presidium à l'enquête du *Libertaire*², en disant: parmi les personnes déportées il y a 3 groupes: les criminels de droit commun, les politiques pour leurs convictions, et les gens qui pour une raison ou une autre sont désagréables au pouvoir. Les 26 étaient jusqu'ici extrêmement sages, semblant ne penser qu'à leur pension. Or Kon³ n'a trouvé pour tout argument à leur opposer: si vous insistez, vous irez voir par vous-mêmes quels gens on déporte.

X. me raconte qu'il a rencontré un élève de l'École de guerre: pur professionnel, quoique communiste. Il dit qu'on va rétablir le salut, les titres des officiers, progressivement, et il trouve cela très bien.

On ne dit plus 40, mais 500 exilés! En tous cas une vingtaine de *sapronovtsy* sont déjà partis. Goudron⁴, lui, s'est rétracté, et même si sincèrement que, quand Y. lui a demandé de donner quelque chose pour les exilés, il a

1. Membres du mouvement «Narodnaïa Volia» («La Volonté du Peuple»), groupe terroriste populiste, fondé à Saint-Petersbourg en 1879 et dispersé en 1884, après l'arrestation de son leader, Herman Lopatine (1845-1918), auquel on doit la première traduction en russe du *Capital* de Marx (1872).

2. Journal anarchiste cofondé en 1895 par Sébastien Faure et Louise Michel. Mène une campagne active de dénonciation de la répression politique en URSS, et contribue notamment à la défense de Nicolas Lazarevitch.

3. Felix Kon (1864-1941): révolutionnaire né dans la partie polonaise de l'Empire russe, condamné à huit ans de bagne. Participe activement à la révolution de 1917 en Ukraine. Il est l'un des dirigeants de la Société des anciens forçats et des prisonniers de l'ancien régime.

4. En fait Vladimir Diogot, ou Dégott (1899-1944): son nom signifie «goudron» en russe, d'où le surnom que lui donne ici Pierre Pascal. Ouvrier vieux bolchevik, émigré en France, puis délégué du Parti auprès du Groupe communiste français en Ukraine et chargé de mission clandestine à l'étranger, c'est un proche du couple Pascal. Il occupe de hautes fonctions administratives avant d'être arrêté en 1937. Il mourra au Goulag (voir les notes dans le *Journal de Russie*, t. 1, p. 32 et t. 3, p. 177).

dit: «Moi! jamais, d'ailleurs je n'ai jamais été dans l'opposition!» Aussi le C.C. lui donne un mois de sanatorium et lui propose une place de directeur de trust (il n'a jamais travaillé dans l'industrie!). Le bruit court, chez les zinoviévistes, semble-t-il, que Victor [Serge]¹ aurait signé leur déclaration, et les trotskistes sont inquiets de lui: j'ai démenti, en m'appuyant sur sa dernière lettre: «Rien dans les événements récents ne m'a surpris, si ce n'est la pleurerie et les candeurs fourbes... de certains. Nous aurons tout vu. À part ça, les choses suivent leur cours inéluctable, et ce n'est pas si mal que ça. L'essentiel est "d'être à sa place et de faire ce qu'on doit faire".» C'est un peu sibyllin, mais ça semble bien être contre les zinoviévistes.

8

Hier, j'ai voulu fêter la Noël: je suis entré dans cette vieille église amputée de la moitié de sa nef au coin de la Miastnitskaïa et de la place Loubianka. La messe finissait: un prêtre jeune, au visage vif, lisait un dernier Évangile en langue moderne, et je remarquai qu'ensuite tous les versets et répons étaient en russe: *vsegda* au lieu de *prisno*², etc. Qu'est-ce que ce modernisme, d'ailleurs

1. Victor Serge, de son vrai nom Victor Kibaltchitch (1890-1947): beau-frère de Pierre Pascal, époux de Lioubov Roussakova (1898-1984). Écrivain, anarchiste antisindicaliste, il accueille avec enthousiasme la révolution d'Octobre et, en 1919, adhère au parti communiste russe. Il y exercera diverses fonctions: journaliste, traducteur, typo, secrétaire... En 1920-1921, il assiste au congrès de l'IC et, dans les années suivantes, collabore avec Zinoviev à l'Exécutif de l'Internationale. A travaillé pour la presse européenne (*L'Humanité*, *Die Rote Fahne*), qu'il a tenue très informée de la vie soviétique. Malgré sa «conversion» marxiste, il a toujours combattu ouvertement la répression dont ont souffert les anarchistes. Dès 1927, il fait partie de l'opposition de gauche aux côtés de Trotski et passera le reste de sa vie à dénoncer le totalitarisme sous toutes ses formes, entre autres dans son œuvre littéraire, fortement inspirée de sa vie et de ses rencontres, dont on peut citer: *Les Hommes dans la prison* (1930), *L'Affaire Toulaev* (1940) et les *Mémoires d'un révolutionnaire* (1901-1941).

2. *Vsegda*: «toujours» en russe. *Prisno* est son équivalent en slavon, la langue d'Église.

sympathique? Une assistance d'une dizaine de fidèles, hommes et femmes, remplissait la pauvre église. De là je suis allé sur la Nikolskaïa, où m'appelaient les cloches: l'église de Notre-Dame de Vladimir, toute parfumée d'encens. Les cierges sont allumés. Les acolytes et les prêtres attendent. Bientôt un vieillard arrive en *klobouk*¹ blanc. La cérémonie commence. Encensements. Il écoute le lecteur. Puis les deux acolytes procèdent à son habillement, chasuble, étole, mitre, etc. L'électricité joue un rôle plus important que les cierges. La mitre d'or et de [pierres] lance des étincelles. C'est un chœur d'aveugles qui chante. L'officiant récite les litanies: j'entends qu'il est question de *vysokopreosviachtchenneïchi*²; à un autre moment, *sviatoï vladyka*³. Les fidèles sont nombreux, de la classe moyenne ou bien des bonnes femmes: car on travaille aujourd'hui. Il y en a qui viennent un instant et puis s'en vont. La malheureuse Natacha⁴ a dû travailler aujourd'hui. Il y a là une contrainte doctrinaire, et non pas prolétarienne, dans cette violence sur les consciences religieuses. Le soir, deux miliciens traînent un ivrogne au poste.

Les déportations sont ignorées du grand public: même O. qui travaille à l'IC n'en savait pas un mot.

9

Z. a entendu parler deux types touchant de près le Guépéou: il était question de 3 000 déportés dans toute l'Union (?). Il a pu mal comprendre. En tous cas, il y a eu de nouvelles arrestations: peut-être des gens expulsés

1. Froc monacal.

2. « Haute éminence ».

3. « Sa Sainte Grandeur ». Cette expression ainsi que celle qui la précède attestent la présence d'un évêque.

4. Femme de ménage au Petit-Paris. Peut-être s'agit-il de la même Natacha, qui fut domestique de la rue Oboukhov où Pascal a habité fin 1918. Femme « forte et adroite », courageuse et dévouée qu'il apprécie, bien qu'elle n'aime pas les bolcheviks. Il l'évoque longuement le 27 août 1919 (t. 2).

qui ont refusé de se rendre bénévolement à l'invitation. Trotski, appelé au Guépéou, a refusé d'y aller: l'a-t-on pris de force? Le frère de Choura¹ était allé chez une connaissance dont le mari est un opposant: il ne revenait pas, le lendemain toujours rien, jusque tard dans l'après-midi. Il était tombé dans une souricière, et on l'avait tenu 24 heures. Il est de fait que la hardiesse des opposants a réveillé tout le monde: il y a une jeunesse anarchiste assez nombreuse qui réclame de l'action: ils ont tenu il y a quelques mois en Ukraine un congrès panrusse, avec 60 représentants. Le Guépéou ne l'a appris que 3 semaines après, et s'est lancé alors avec fureur dans les répressions, arrêtant des gens qui n'y étaient pour rien. Ces jeunes sont souvent inconstants, se laissent intimider ou séduire...

Soltz s'ingénie dans la *Pravda* à justifier les lots, les intérêts: un communiste en épargnant, en touchant des revenus ne provenant pas du travail, rend service à l'État, donc au socialisme. Il ne faut pas dire: «Enrichissez-vous!», mais... La presse étrangère loue la sagesse de M. Staline, qui a triomphé des extrémistes... Mais on coud nuit et jour des capotes de soldats dans les fabriques...

10

Les exilés de marque ne sont pas encore partis. Trotski a «reçu» Vierny². Radek a été appelé au Guépéou. Vouiovitch,

1. Aleksandra Oranovskaïa, dite Choura ou Chourette, épouse de Gueorgui Fedorenko, alias «Gog», et belle-sœur de Marcel Body (1898-1965): fille d'une aristocrate populiste, élevée en France, elle rentre en Russie après la révolution. Aurait été une des secrétaires de Trotski. Travaille comme dactylo au MOPR et loge au Petit-Paris. En 1939, elle créera le Théâtre en langue française de Moscou dans les locaux mêmes du Petit-Paris et deviendra écrivain et traductrice sous le pseudonyme d'Alice Orane.

2. Ancien nom d'Alma-Ata (changement d'appellation effectué en 1921), capitale de l'ancienne république socialiste du Kazakhstan. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, Vierny s'affirme comme un grand foyer des idées révolutionnaires, du fait de l'influence des sociaux-démocrates qui y étaient exilés par le tsar. Après la révolution, dans laquelle la ville a joué un rôle actif, Alma-Ata

prétextant sa maladie d'oreilles (?), s'est fait changer Oust-Tsylma contre [Arkhangelsk] (pour un mois seulement). Je ne sais plus si c'est Safarov¹ ou Smilga qui est envoyé au Kamtchatka, un autre à Tara. Il y a un malheureux qui va à Touroukhansk². Les traitements sont les plus différents et les plus inégaux. On a l'impression de vengeances personnelles, dans certains cas. Les uns sont envoyés par le C.C., discutent leur désignation, etc., d'autres par le Guépéou. Piatakov³ a une fonction officielle en Australie. Certains reçoivent, avec l'ordre de transport, 50 r[oubles], d'autres 100 ou 200. Certains toucheront ensuite par mois 20 r., d'autres 6! Certains partent en « wagon mou⁴ ». Il paraît que les zinoviévistes signataires ne sont pas épargnés, mais ils vont, *po partiinoi linii*⁵, dans des lieux moins éloignés, Penza, etc. (ainsi, Zinoviev lui-même). On s'attend encore à Moscou à une liste de proscription d'une centaine, puis de 140 autres; à Leningrad une soixantaine. On a fait beaucoup de bruit autour des rétractions d'ouvriers opposants: or il y en a qui sont venus trouver le « centre » des opposants – comprenant une douzaine de membres – et leur exposer leur situation: « On menace de me chasser de ma place, j'ai une femme et 6 enfants, je reste avec vous, mais je suis obligé de faire une “déclaration”. – Que veux-tu? Fais pour le mieux! » Pour lancer le mouvement d'ailleurs, on a fait signer des rétractions par de bons

est devenue l'une des principales destinations où le pouvoir soviétique exilait les opposants.

1. Gueorgui Safarov, pseudonyme de Gueorgui Egorov (1891-1942): vieux bolchevik, proche de Zinoviev.

2. Région reculée de Sibérie où, entre autres, Staline fut exilé de 1913 à 1916.

3. Gueorgui Piatakov (1890-1937): anarchiste puis social-démocrate, dirigeant militaire de la révolution, membre du Comité central. Se rapproche de l'opposition unifiée contre Staline. Exclu du Parti en 1927, il « capitule » et retrouve des responsabilités importantes au commissariat à l'Industrie. Il sera exécuté en 1937 après avoir été le principal accusé du deuxième procès de Moscou.

4. Traduction littérale de l'expression ironique *miagki vagon*, désignant, après la suppression officielle des wagons de première classe, ceux où, métaphoriquement, « les couchettes étaient les moins dures », c'est-à-dire où, officieusement, on pouvait quand même jouir d'un certain confort.

5. « Par la voie du Parti ».

bougres qui n'avaient jamais été opposants! N'est-ce pas le comble? «Qu'as-tu signé là? Tu n'as jamais fait d'opposition. – J'avais quelques doutes. – Mais tu ne les as jamais exprimés! – Si, devant le *raïkom*¹!» Dans le monde littéraire aussi: au LAPP (Association des Poètes Prolétariens de Leningrad), il y avait une gauche littéraire, formée surtout d'anciens *napostovtsy*². À la dernière réunion, elle a été invitée à se dissoudre «organisatoirement et idéologiquement»!

11

J'ai vu dans *Le Bolchevik* du 31 décembre la fameuse lettre de Ioffe, précédée d'une introduction de Iaroslavski³. Iar. explique que Ioffe était pourri de morphine, que ses maladies ont coûté 36 000 r., que le C.C. ne lui a jamais refusé de soins médicaux, etc. Il y a dans la lettre des points assez déplaisants: [Ioffe] rappelle sa fortune, qu'il a employée pour le parti et que la révolution lui a enlevée; il se plaint qu'on n'ait pas d'attentions pour lui; il regrette de n'avoir pu donner à une maison américaine ses mémoires dont on lui offrait 20 000 dollars, parce qu'on voulait les faire censurer par les Affaires Étrangères et le Politbureau... Lettre d'un dignitaire malade, que l'opposition a eu tort d'utiliser. Article non moins ignoble et menteur de Iaroslavski. Voyons-y seulement quels hommes prétendent conduire le «prolétariat»: il pensait à sa fortune perdue!

1. Acronyme pour «Raïonny komitet»: comité de district.

2. Membres de *Na postou* (*Au poste*), revue littéraire militante d'extrême gauche, qui a violemment mené campagne contre les «Compagnons de route» (Pilniak, Fedine, Leonov, Zochtchenko,...) et, en général, les écrivains dits «non prolétariens».

3. Emelian Iaroslavski, pseudonyme d'Emelian Goubelman (1878-1943): vieux bolchevik, journaliste, rédacteur de la *Pravda* et de la revue *Le Bolchevik*, historien du Parti, deviendra académicien en 1939. Rallié à Staline qui le charge de la lutte contre l'opposition de gauche. La lettre d'adieu de Ioffe à Trotski donne lieu à la dernière grande manifestation publique de l'opposition.

Sérioguine, ancien ouvrier du Luxe, habitant au Petit Paris¹ et aujourd'hui sans travail, est tombé malade de la fièvre typhoïde. Il avait passé sur pied le début à 40° de fièvre, il s'est alité dans le cabinet noir de quelques mètres carrés qui lui sert de chambre avec sa femme, son fils et sa fille. Deux jours après seulement, on l'a transporté à l'hôpital. À l'hôpital on l'a déposé dans un sous-sol! À Leningrad il y a épidémie de scarlatine: les médecins ont ordre de transporter tous les malades à l'hôpital. À l'hôpital, on les met 2 par lit! Il est vrai que si le médecin a la certitude que, vu les conditions de logement et de vie, il n'y a pas de danger de contamination pour les voisins, il peut faire exception. Cela ne se rapporte évidemment pas aux familles ouvrières.

La presse étrangère publie une lettre de R. Marchand² où il désavoue son Livre noir: les documents sont falsifiés, incomplets, etc. C'est une cochonnerie, car il aurait dû le dire plus tôt, et il laisse entendre que les mutilations ont eu lieu *contre* le gouvernement français, alors que, si je me rappelle bien, Tchitcherine³ avait au contraire interdit de publier certains papiers de nature à embarasser Briand!

1. Ancien hôtel, sans restauration, plutôt une « maison de chambres garnies », située non loin du Lux, où Pascal fut logé en 1921 et vécut jusqu'en 1933.

2. René Marchand (1888-1950): ancien correspondant en Russie du *Figaro*, devenu membre du Groupe communiste français, il avait été employé par le commissariat du peuple aux Affaires étrangères pour publier les archives secrètes du tsarisme sous forme de livre noir (Paris, Librairie du Travail, 1922 et 1924). Revient à Paris en 1926 et travaille comme rédacteur à *La Vie économique des soviets*, publication de la délégation commerciale soviétique, avant de rompre avec le communisme en 1927.

3. Gueorgui Tchitcherine (1872-1936): aristocrate originaire du Kazakhstan, menchevik convaincu jusqu'en 1914. Sa position antiguerre le fait se rapprocher de Lénine. Après avoir vécu en Angleterre, il rentre en Russie en 1918 et devient commissaire du peuple adjoint (de Trotski), puis commissaire du peuple aux Affaires étrangères (1918-1927). Pierre Pascal a travaillé sous les ordres de cet homme raffiné qu'il décrit dans son *Journal*, t. 2, p. 23-25.

Quelqu'un que nous connaissons bien est appelé au Guépéou. N'ayant pas la conscience tranquille, rapport à l'opposition, il est très inquiet. Mais c'est tout autre chose: «Vous avez une machine à écrire. À quel titre?» Il explique à quoi elle lui sert, et surtout il montre sa carte de membre du parti communiste. «Bon! – Mais pourquoi tout cela? – Vous avez donné votre machine à réparer, et tous les mécaniciens doivent nous avertir dès qu'ils reçoivent une machine.»!! Quelle trouille quand même! L'anecdote des 3 juifs au conseil de révision a subi une variante: le 1^{er} dit: «Je suis alcoolique, impropre au service. – Le camarade Rykov aussi est alcoolique invétéré, et il gouverne le pays.» Le 3^e dit: «Moi je n'ai rien. – Comment cela? – Mais oui, je suis idiot et vicieux, mais vous me direz: le camarade Staline aussi est idiot et vicieux, et il règne sur la Russie. Alors...» On ne m'a pas dit le 2^e.

Hier soir, nous sommes allés voir le film où joue, sous le nom d'[Olguina], la fille de Ouspenskaïa¹, Oukhaby. Elle joue bien, surtout les scènes de gaité et d'entrain. La connaissant, il me semblait qu'on ne voyait qu'elle, de loin et de près, de face et de profil, tous les traits détaillés. L'histoire se passe à Gouev-Khroustalny, parmi les ouvriers des verreries (dire que les vitres doivent d'abord être préparées sous forme de cylindre, qu'on coupe et étend ensuite!). Un jeune homme Paul aime l'héroïne, Tania, mais il l'abandonne quand il y a un enfant. Mais la *jenorganizator*² prend soin d'elle, la cellule de la jeunesse lui fait rendre la place dont on l'a privée à l'usine après

1. Ouspenskaïa: «vieille révolutionnaire qui habite le Petit-Paris» (*Journal de Russie*, t. 4, p. 92). Sa fille, également citée par Pierre Pascal à différents moments, ne semble pas en avoir hérité l'esprit critique et anticonformiste; ainsi Pascal dit d'elle, toujours au t. 4, p. 282: «Cependant la jeune Ouspenskaïa, du Komsomol, va entrer dans le Parti. Elle est si pleine d'enthousiasme que, si sa mère tente la moindre critique, elle lui lance des regards enflammés.»

2. «Responsable du personnel féminin».

son mariage, enfin, dans une représentation au club où Tania joue un rôle ressemblant à son cas vécu, Paul a honte et revient auprès d'elle. La caserne des célibataires est propre comme un palais, toutes les autorités sont intelligentes et bienveillantes, c'est vraiment merveilleux. Mais Olguina aussi a vécu à peu près cette histoire, avec Perlin, et elle s'est moins bien terminée: Perlin la persécute, et c'est lui peut-être qui, travaillant au Guépéou, a fait exiler son mari à Tourtkoul et arrêter par vengeance la vieille Ouspenskaïa, il y a deux ans.

Nicolas a écrit. Il a passé 8 jours chez Roseline¹ (elle m'écrit des lettres qu'elle déchire successivement). Il est maintenant en tournée de conférences dans le midi, Montpellier, Agen, Toulouse, Bordeaux, Biarritz, etc. On l'éreinte, et puis je n'aime pas beaucoup ce genre d'activité superficielle. Il est vrai qu'il travaillait encore, juste avant, à une entreprise de chauffage central, et il écrit qu'il retrouvera sa place... «peut-être».

Un type invite les communistes à la réunion de la cellule le soir à l'Académie communiste et leur communique l'ordre du jour: «admissions et exclusions».

Au cinéma qui avons-nous rencontré? Spitzer, qu'on appelait Schnitzel, et qui avait été fusillée pour avoir transmis au *Sotsialistitcheski Vestnik* des documents du secrétariat de Staline! Boris² nous l'avait raconté un jour, en disant: on le garde extrêmement secret. Il le tenait de bonne

1. Roseline Leclercq, pseudonyme de Chesneaux: institutrice française anarchiste, amie de Lazarevitch, avec lequel elle a voyagé en Russie en 1923. Épouse d'un apiculteur jurassien, elle a accueilli régulièrement Lazarevitch lors de ses séjours en France.

2. Boris Souvarine, pseudonyme de Boris Lifschitz (1895-1984): jeune militant socialiste né à Kiev, dont la famille émigre en France en 1897. Aussitôt après la révolution, il rallie la III^e Internationale et dirige le *Bulletin communiste*. Il est délégué de la France auprès de l'IC en 1921, date de sa rencontre avec Pascal auquel le liera une indéfectible amitié. Promu au secrétariat de l'IC, membre du Bureau politique du PCF, il est exclu du Parti en 1924 pour avoir diffusé les thèses de Trotski et doit quitter l'URSS pour la France (réfugié aux États-Unis de 1941 à 1947). Dès lors, il ne cessera de combattre le régime stalinien, notamment par ses publications (cf. l'ouvrage *Staline, aperçu historique du bolchevisme* en 1935, les revues *La Critique sociale*, *Le Contrat social*, *Est et Ouest*, etc.).

source, il n'y avait aucune raison de ne pas le croire. Or elle s'est approchée de Jénie et lui a parlé, mais elle n'a pas voulu dire son adresse.

Envoyé lettre recommandée à Nikolaenko¹, République Tankouzouva, contenant deux lettres de France pour lui.

Tous ces jours-ci, il fait autour de 0°, il dégèle, il tombe de la neige, il gèle de nouveau: on débarrasse les toits, la neige tombe sur la chaussée avec un bruit sourd, les rues sont encombrées, les trottoirs interrompus à chaque instant. Sur le boulevard, des nuées d'enfants jouent. Un cercle immense de bonnes et de petits, les voitures braquées en avant, entoure un Arménien montreur d'ours avec son compère armé d'un accordéon. Au pied de Saint-Sauveur, sur le quai passe en chantant gravement une section de soldats, les skis sur l'épaule comme des fusils.

13

Hier, les correspondants étrangers assiégeaient la censure pour envoyer un télégramme annonçant que Trotski était fusillé! Trotski serait envoyé au Goubplan² à Semipalatinsk, Zinoviev à Tambov, Kamenev à Penza: on préparerait là-dessus un communiqué du gouvernement... Tous les détenus seraient libérés, Fichelev³ expédié à Tachkent (et les

1. Alexandre Nikolaenko (?-?): Victor Serge et la famille Roussakov rencontrent ce médecin, expulsé comme eux de France pour son engagement révolutionnaire, sur le bateau qui les conduit de Marseille en Russie en 1919. Nikolaenko devient un proche de Pierre Pascal à Moscou. Sympathisant de l'anarchisme, il refuse de s'inscrire au Parti et, mis au ban, doit accepter de travailler dans des postes sanitaires à Astrakhan, puis en Extrême-Orient, d'où il écrit de nombreuses lettres à Pierre Pascal. Médecin sur divers bateaux soviétiques, il continuera de correspondre avec Pascal jusqu'en 1938. Son sort est inconnu par la suite.

2. Abréviation de « Goubernskaïa plannovaïa kommissia »: commission régionale du Plan.

3. M.S. Fichelev: directeur de l'Imprimerie d'État dans les années 1920. Condamné en 1926 pour détournement de matériel et de papier, il sera envoyé au camp des îles Solovki. Pierre Pascal l'évoque au t. 3 de son *Journal*, p. 225.

autres au-delà, sans doute). En général, on procède beaucoup plus doucement qu'on ne le prétendait au début, du moins pour les marquants.

Hier soir à 5 h. venait la plainte de Natacha contre l'administration du Petit Paris, réclamant qu'on la rétablisse dans sa place entière ou qu'on définisse ce qu'elle doit faire en 4 h. Nous arrivons à la *Troudsessia*¹, Miastnitskaïa 42 dans la cour: corridor sur lequel ouvrent des chambres garnies de bancs, plafond bas, pas d'aération, atmosphère écrasante. À la porte est pendue la liste des affaires de la soirée: à 5 heures, 13 affaires, à 6 h. 9, à 7 h. une douzaine encore. Et les juges arrivent encore en retard, à 5 h. 30. Un juge, deux assesseurs, très peuple, *kossovoročka*² noire, rouge, sous le veston, le juge dit: « *Chto vy khotchete*³? » Et ça défile: surtout des plaintes contre des administrations de maisons et contre des patronnes: un deuxième *istopnik*⁴ renvoyé parce que les locataires se plaignaient du froid: il aurait laissé descendre la pression au-dessous de 70°, son camarade, le 1^{er} *istopnik* vient comme témoin; une bonne raconte qu'elle travaillait jusqu'à minuit, qu'on l'a renvoyée après une maladie qu'elle a faite, sans lui donner le congé dû; un jeune homme présente contre elle la *rastchetnaïa knijka*⁵, et un ami comme témoin: celui-ci commence maladroitement: « L'affaire est claire... », le juge l'interrompt d'un air narquois: « Comment cela?... est-ce qu'on entendrait derrière la porte?... » Le secrétaire écrit, fait signer les parties et les témoins. Beaucoup n'ont pas de témoin. Chaque affaire est expédiée en 5-10 m[inutes], jamais plus. La décision est renvoyée à lundi. Les juges n'ont devant eux que la déclaration du plaignant. Je me demande comment ils peuvent se former une opinion, juger. Les cas sont petits,

1. « Session du Travail ».

2. Chemise d'homme traditionnelle, qui se ferme par trois boutons au niveau du cou.

3. (Parler pop.): « Vous voulez quoi? »

4. « Chauffagiste ».

5. « Livret de travail »: livret remis à tout salarié soviétique, où figuraient les détails de sa fonction, tels que le lieu de travail, la durée du contrat, le salaire, etc.

mais n'en sont pas moins obscurs. Ainsi deux commères, dont l'une a servi l'autre, en voisine, et réclame aujourd'hui ses droits: pas de livret, pas de papiers quelconques... Il faut voir comme le livret que chaque employeur doit selon la loi remettre au salarié et tenir à jour est en réalité une rareté: le juge pose la question et hoche la tête. Après une dizaine d'affaires, le tribunal se retire, pour 5 m, dit le président, en réalité au moins 20 m: peut-être a-t-il délibéré sur les affaires débattues? Il rentre en séance: l'assistance se lève selon le rite. La pauvre Natacha est émue: elle est appelée, Fedorov le commandant vient aussi, tranquille, lui. Elle tend le papier qu'on lui a fait, contenant le travail qu'elle a à faire: la surface des corridors à nettoyer, le nombre de marches, la quantité de cuvettes, de pissoirs, de fenêtres... Elle cite comme défenseur Fineberg, du «*jenot-del*¹», et comme témoins Ouspenskaïa et moi. Nous sortons. 10 m. environ après, c'est fini: Jénie est hors d'elle-même, Chourette contient son indignation, Fineberg s'efforce de justifier le tribunal. Le juge, qui jusqu'ici écoutait avec attention, marquait même sa sympathie pour les plaignants, a interrompu Natacha presque aussitôt, s'est moqué d'elle à propos de cafards, quand elle a voulu expliquer que le commandant lui avait promis pour les exterminer une certaine somme et ne la lui a pas payée, n'a guère tenu compte de la «défense» et a refusé d'appeler les témoins (mieux: il a demandé à Natacha: Pour confirmer quelle circonstance? Elle n'a pas su répondre, et il a conclu: Inutile, l'affaire est claire). Tedov avait remis au tribunal une déclaration en disant «Nous sommes d'accord», alors qu'il n'y avait aucun accord, comme Fineberg l'a fait remarquer: mais le tribunal n'a pas daigné y faire attention. Le prétendu «accord» concède à Natacha vêtement de travail et congé. Décision prise lundi. De toute évidence, le tribunal était prévenu *po partiinoi linii*², au nom du Komintern: il ne s'est même pas donné la peine de le dissimuler. Je

1. «Département féminin».

2. «Par la voie du Parti».

le prévoyais, mais je voulais laisser se produire la leçon de choses. Maintenant je prévois que Natacha sera mise à la porte complètement sous quelque prétexte. Déjà hier soir à 11 h., la « commission sanitaire » s'est réunie chez Kiviliovitch et on n'a pas invité Fedorenko¹, qui en est membre et qui était chez lui.

14

Ce que les touristes ne voient pas : une garde d'hôpital à Moscou gagne 36 r. par mois, elle fait des services de 12 h. pour lesquel[s] elle doit parfois venir de très loin, se lever à 4 h. du matin, et la nuit elle a à surveiller 4 salles de 10 malades chacune ! Les malheureux sont si affamés qu'ils mangent les restes des malades !

On ne sait plus rien des grèves de Moscou : seule leur réalité a été confirmée. X prétend qu'il y aurait 7 usines en grève à Leningrad, que dans la prov[ince] de Tambov il y aurait des révoltes de paysans, qu'à Sormovo une grève aussi a éclaté ! Il le tient d'une personne de l'opposition qui approche « les sphères ». Le fait est que les journaux annoncent qu'à Sormovo 4 000 ouvriers ont manqué à l'atelier le jour de la Noël anc[ien] st[yle] au lieu de 1 000 l'an dernier. Et on jette des cris d'alarme à propos du blé, qui ne rentre pas, des impôts et autres versements des paysans, qui ne rentrent pas. Sans doute des fonctionnaires ont usé de moyens violents, et les villages ont crié... La situation n'est pas brillante.

Hier soir (à 10 h !) nous sommes allés chez Véra². Sa chambre dans le quartier bien aéré de la Pretchistenka,

1. Gueorgui Fedorenko (1884-?) : ingénieur militaire qui assure la maintenance technique au Petit-Paris, surnommé « Gog » par Pierre Pascal. Parle le français, aime raconter des anecdotes sur les guerres napoléoniennes. Sera arrêté en 1929 et convoyé dans le Grand Nord où il serait mort d'une pneumonie à une date inconnue. Il est l'époux d'Aleksandra Oranovskaïa (Choura).

2. Sans doute Vera Grunbaum, une Polonaise travaillant pour le Komintern avec laquelle Pascal, Lazarevitch et Ghezzi s'étaient liés à la « Commune de Yalta ».

au 5^e étage, est assez spacieuse et arrangée avec certaine recherche: divan, tapis, gaze sur les ampoules, lit dissimulé entre une commode et une bibliothèque... Sur la table, une radio avec lampe renforçatrice, le tout fait par un amateur, et une antenne intérieure: un fil en spirale serrée d'un mur à l'autre qui retient à chaque instant le regard. Véra aime la musique légère, c'est peu réjouissant. Nous l'amenons sur le terrain russe: mélodies sur Nekrasov « *Vyd na Volgou...* »¹. Après Francesco² lance q[uelques] bonnes chansons italiennes avec la dynamite, «le grand idéal de l'anarchie», «nous ne voulons plus servir». Elle est charmée non par le sens, mais par la mélodie des paroles, et en un rien de temps elle trouve un accompagnement: il y faut une merveilleuse oreille et une maîtrise parfaite de l'instrument! Elle écoute, puis se lance, puis retouche les passages difficiles, et c'est fait.

J'ai passé, en revenant du bureau, 1 h.½ au musée Tchekhov: c'est une seule pièce, où, par des photos de lui et de ses amis et des exemplaires de ses œuvres, avec de brèves notices biographiques, on le suit de la naissance à la mort: la maison familiale à Taganrog, le groupe père, mère, enfants, tous corrects et sages, comme on représente aussi la famille de Lenine, le lycée, l'Université, le diplôme de docteur en médecine, les amis avec de sympathiques têtes d'intellectuels russes, les frères à la campagne, dans les bois..., le voyage à Sakhaline, la visite aux forçats de

1. Nikolai Nekrassov (1821-1877): écrivain, poète d'inspiration populaire, humaniste qui s'est penché sur les souffrances du peuple. Il influença fortement la vie politique et littéraire russe par ses revues libérales *Le Contemporain* et *Les Annales de la patrie*. Plusieurs de ses poèmes sont devenus des romances célèbres. «Sors sur la Volga!»: début de son poème «Réflexions devant une façade d'immeuble», cité page suivante, où, entre autres, est évoqué le travail harassant des haleurs.

2. Francesco Ghezzi (1894-1941): ami de Pierre Pascal et de Victor Serge, membre de la Commune de Yalta. Anarcho-sindicaliste italien, délégué au congrès de l'ISR en 1921, puis réfugié en Allemagne, il s'installe définitivement en Russie en 1923. Son franc-parler et son militantisme anarchiste lui valent le chômage. Il sera arrêté en mai 1929, puis libéré en 1931 suite à une campagne internationale, menée, entre autres, par Nicolas Lazarevitch. De nouveau arrêté en 1937, condamné à huit ans de travaux forcés, il mourra au Goulag, au camp de Vorkouta.

1898 et le retour par le Pacifique et l'océan Indien, puis la campagne, distr[ict] de Serpoukhov, la maison de Yalta et la mort en Allemagne, l'enterrement à Moscou. Des photos de Tolstoï, de Gorki, de Korolenko¹, tout un monde idéaliste et simple et libre. Je connais un peu Tchekhov, sans l'avoir lu.

Entre cette visite et la soirée chez Véra, nous avons lu avec Fr[ancesco] quelques vers de Nekrasov, *Jatva*, *Orina*², *Mysli ou krasnogo podiezd*³. Quel sentiment de la souffrance populaire ! Et dans ce bain d'harmonie, ensuite, je pensais qu'il ne faut pas chercher dans les statistiques économiques la cause de la révolution, ni dans les partis, mais dans une grande aspiration.

En revenant à pied, à 1 h. du matin, nous avons croisé bien des ivrognes, de tout âge, car c'était le 13 janvier, le 1^{er} selon l'ancien style.

Dimanche 15

Preobrajenski m'a fait hier ses adieux : il part aujourd'hui pour Ouralsk, sans fonction, mais à la disposition du Comité du parti. Voilà aussi qu'il m'a semblé vieilli, blanchi : illusion ?

Sur la Moskva, au-dessous de St-Sauveur, une quinzaine de taches noires sur la glace et la neige : des pêcheurs. Un ou deux trous dans la glace, une ligne, un cabas ou un

1. Vladimir Korolenko (1853-1921) : écrivain russe d'origine ukrainienne, journaliste et figure marquante du milieu intellectuel de l'époque, auteur, entre autres, du *Rêve de Makar* (1885) et de *Histoire de mon contemporain* (1906-1921). Sous le régime tsariste, fut poursuivi par le gouvernement et exilé en Sibérie pour ses idées libérales de gauche et son engagement révolutionnaire. Particulièrement respecté pour sa haute conscience morale.

2. « La moisson » : poème de Nekrassov sur la condition des paysans ; « Orina » (1863) : poème très célèbre, dédié aux mères de soldats.

3. « Réflexions devant une façade d'immeuble » (1858) : autre poème de Nekrassov, dont Pierre Pascal ne donne pas le nom exact russe, lequel est : *Razmychlenia ou paradnogo podiezd*.

panier; certains apportent un pliant. À gauche, les lignes du Kremlin, effacées, estompées; à droite, les usines, les maisons basses de la rive droite: des murs sombres, des toits blancs éclatants.

Le Peuple belge reproduit un télégramme du correspondant de Moscou du *Berliner Tageblatt* où il serait dit que les leaders de l'opposition seraient exilés dans une certaine ville nommée Viatka, à 500 km de tout chemin de fer! Toujours la danse macabre du vrai et du faux!

16

Choura du Mopr¹ avait fait bien des démarches pour avoir droit au « crédit ouvrier », accordé comme une insigne et difficile faveur à ceux qui gagnent moins de 100 r. On lui avait promis 60 r., on a fini par lui remettre un bon de 40 r. Bonheur! Elle va pouvoir s'acheter certaines chaussures qu'elle a vues dans un magasin coopératif. Première désillusion: on doit acheter dans un « communard ». Elle va donc dans une coop. « communard »: là on l'envoie dans une autre, qui, seule, vend à crédit. Elle y va, fait viser son bon à différents endroits et obtient enfin le droit de choisir: d'abord, pas de chaussures à son pied (36: numéro banal); elle a envie de renoncer, mais elle a peur qu'on ne reprenne pas le bon. Elle achète toutes sortes d'objets auxquels elle ne pensait pas: tissu de soie, une chemise, un mouchoir, une paire de bas, un tube de pâte dentifrice. On lui proposait aussi de l'eau de Cologne, mais des choses nécessaires point. Elle est furieuse, maudit le « crédit » soviétique, cet attrape-nigaud. Et les nigauds,

1. Acronyme pour « Mejdounarodnaïa organizatsiïa pomochtchi bortsam revolioutsii ». Littéralement: Organisation internationale d'assistance aux combattants de la révolution, que Pierre Pascal, dans sa note du 20 janvier 1917, t. 4, traduit plus légèrement par « Société de secours aux révolutionnaires (maltraités à l'étranger) ». En français « Secours rouge international », fondé en 1922 pour venir en aide aux militants communistes emprisonnés.

ce sont les petits, *kouriers*¹, dactylos... Elle n'osait plus rentrer chez elle. Et maintenant pendant 4 mois on va lui décompter, en plus, de l'emprunt d'individualisation (25 r.) 10 r. sur ses 75.

Dans le *Troud* d'hier: d'après le dernier recensement du P.C., il y a 8 500 membres, ou 1 %, entrés avant 1917; 75 000, ou 10,4 %, entrés en 1917 et 1918; 22,3 % entrés en 1919 et 1920; et les $\frac{2}{3}$, 477 000, entrés depuis 1921, depuis la Nep! Ça explique bien des choses. Ces $\frac{2}{3}$ là sont simplement des conservateurs ou tout au plus des réformistes, pour qui le socialisme est ce qu'ils voient actuellement. Le 1 % de «vieille garde» est en place, satisfait ou résigné, fatigué. Les seuls révolutionnaires, ceux qui comprenaient le socialisme comme dans l'État et la Révolution, sont les 10 %.

17

Les tombereaux emportent les tas de neige amoncelés des toits et des trottoirs, par les *dvorniks*², et avec eux des arbres de Noël, jetés après les fêtes...

X. connaît Lacoste³; il le voit à la clinique psychiatrique de l'Université, *Devitchie polie*⁴, où *Anna Aleksandrovna (Lounatcharskaïa)*⁵ l'a fait placer: elle paye 60 r. par jour

1. « Coursiers ».

2. Personnes chargées de l'entretien des cours (d'où leur nom, qui vient de *dvor*, « la cour ») et entrées d'immeuble. L'équivalent de nos concierges.

3. Étienne Lacoste, dit Garrigue Garonne: poète, précepteur des enfants de Lounatcharski, interné en maison de santé pour s'être pris pour Lénine. Il est cité au t. 4, p. 258, dans le chapitre « Un cerveau dérangé par le milieu ». Dans sa note, Pascal ajoute: « Pour les délégués français à Moscou, il était le "fou" dont tour à tour on s'amusait, s'inquiétait ou s'apitoyait. »

4. « Champ-des-Vierges »: faubourg de Moscou. Ici, il est sans doute question du square du Champ-des-Vierges, quartier de Moscou même, situé non loin de l'Université, où se trouvent, encore aujourd'hui, l'Académie de médecine et les plus importantes cliniques moscovites.

5. Anna Barkova (1883-1959): écrivain et poétesse, première épouse de Lounatcharski. Sera arrêtée et déportée une première fois en 1934 et une seconde en 1947.

pour la pension normale et en outre lui envoie ses repas. Il est bien soigné, avec des fous distingués, un professeur de zoologie, etc... (non pas comme Pierre¹, à *Kapatchikova datcha*). Il se prend pour Lenine, il ne se rend pas compte où il est: on lui a fait croire que c'est le *Guépéou* qui le tient. Il n'avait pas tout raconté de son équipée l'autre soir: de la loge où il avait pénétré, il a lancé des chaises sur le parterre. L'adm[inistrati]on du théâtre le connaissant pour être venu souvent avec A.A., ne le fit pas arrêter mais prévint par téléphone A.A. qu'ailleurs il pourrait lui arriver des désagréments. Alors on s'efforça de ne pas le laisser sortir, tous les amis convoqués l'occupèrent en causant. Mais sur les 10 h. il déclara: je sors, le moment est venu!, impossible de l'arrêter, on l'accompagna au Grand Théâtre. X prévint alors le commandant qui s'arrangea pour le retenir (en causant) jusqu'à la fin de la représentation. Mais alors il vit la salle à moitié vide, comprit qu'on l'avait joué, et se mit à arrêter les spectateurs par la manche. On l'entraîna. Le lendemain, les infirmiers vinrent le chercher... Il a déjà fait 14 mois de maison de santé en France. Ici ce qui lui a fait grand mal, c'est qu'il s'est entendu traiter de maquereau, c'est aussi la crise politique, la vue des *bezprizornye*²...

Lettre de Bob³: Malou⁴ incurable! Ou plutôt, pis encore, les maladies succédant aux maladies, l'hôpital, 30 f. par

1. Pierre Lazarevitch, frère de Nicolas. Souffrant de tuberculose, il était soigné à l'hospice de *Kapatchikova datcha*.

2. «Enfants des rues»: enfants vagabonds, la plupart du temps abandonnés. On en comptait plusieurs millions suite à la désorganisation démographique et sociale due à la Première Guerre mondiale, puis à la guerre civile et à la famine du début des années 1920.

3. Robert Petit (1893-1951), dit Bob: avait rencontré Pierre Pascal alors qu'il était mobilisé au Grand Quartier Général à Chantilly et avait été envoyé à la Mission militaire de Petrograd. Il fait lui aussi le choix du bolchevisme et devient le secrétaire de Pascal auprès de Tchitcherine, puis travaille comme rédacteur à *La Correspondance internationale*, à Berlin, Vienne, Zurich. Il retourne à Paris en 1926. Sa fidélité au parti communiste l'amènera à rompre avec ses anciens amis Pascal et Body au début des années 1930.

4. Marie-Louise Petit, née Jeanniot (1894-1984), dite «Malou»: compagne puis épouse de Robert Petit, elle s'était installée en Russie comme institutrice

jour à payer plus les repas. Il comptait la guérir, puis se séparer d'elle: maintenant impossible, il hésite même à accepter de venir en Russie. Il explique toute sa situation. – de Boris: il a reçu mes envois, les dernières nouvelles, il en réclame d'autres.

Hier, je suis prévenu: ce soir à 9 h 20 on expédie Trotski sur Vierny. Le soir, confirmation. À 11 h, on raconte déjà: il y avait 15 000 personnes à la gare de Kazan¹, dit Emery² à Levit dans le couloir du Petit Paris. Levit lui fait des reproches: «C'est faire de l'opposition de raconter des choses pareilles!»

18

Dimanche, on a expédié Radek sur la «région de l'Oural». Des quantités de caisses de livres. Lui, dans une immense touloup³ avec des favoris rappelait un des déca-bristes... Le même jour, Préobrajenski. Avant-hier, à la gare de Kazan il y avait en effet 5 000 personnes, des ouvriers, qui s'appelaient d'un groupe à l'autre. Iliitchevtsy!⁴... On amena ses bagages, peu avant le départ du train. Et lui, toujours pas. La foule crie: Trotski! Montrez Trotski! Le train part sans qu'on le voie. Mais il y a des hommes sur les toits, d'autres courent devant; le train s'arrête un peu plus loin, on se précipite encore; une troisième fois encore. Alors on jugea que Trotski serait amené à une autre station. La foule se répandit sur la place, où accourut la milice à

et avait adhéré au Groupe communiste français en 1918. Elle restera, elle aussi, indéfectiblement fidèle au PC.

1. L'une des trois plus importantes gares de Moscou, desservant l'Est.

2. William Emery: journaliste communiste britannique vivant à Moscou depuis 1923; ou peut-être son épouse, Germaine Emery, née Secretan, d'abord infirmière en Grande-Bretagne, puis dactylo au Komintern.

3. Pelisse en peau de mouton.

4. Appellation donnée aux deux cent seize employés administratifs qui, le 27 février 1927, avaient envoyé à Kalinine le projet de rebaptiser Moscou en «Ilich», en l'honneur de Lénine.

cheval. Scènes de violence. Mais en réalité Trotski n'est pas parti, on a ramené ses bagages... À 2 h. environ hier, des tchékistes sont venus chez Trotski, et l'ont emmené on ne sait pas où (en plein jour, les ouvriers étant occupés).

Les trotskistes déportés ont envoyé au K.I.¹ une plainte demandant au prochain congrès leur réintégration. Ils terminent en disant « Nous soumettant à la force, nous quittons le lieu de notre travail de parti et d'État pour un exil sans raison et sans but. Nous ne doutons pas un instant que chacun de nous non seulement sera encore nécessaire au parti, mais encore prendra place dans ses rangs à l'heure des grands combats à venir ». En annexe sont les biographies des 20 : Trotski, Radek, Rakovski (envoyé non plus à Arkhangel, mais prov. d'Astrakhan, par le *TseKa*², il est vrai), Smirnov Ivan Nikititch (au Kazakstan [*sic*]), Smilga (en Sibérie), Préobrajenski (par le *TseKa*), Sosnovski (en Sibérie), Serebriakov (Kazakhstan), Mouralov (par le *TseKa* en Sibérie), Beloborodov (en Sibérie), Kasparova (terr. de l'Oural), Kavtaradzé (par le *TseKa* à Orenbourg), Vilenski Sibiriakov (Oural), Eltsyn (territ. Komi), Alski (Sibérie), Nevelson-Man (Oural), Maliouta (Sibérie)³. On leur applique l'art. 58 du Code pénal⁴, et l'exil est dit de 3 ans!?

Dans la biographie de Sosnovski, je note qu'étant journaliste, il a été secrétaire du syndicat des typos à Tachkent en 1906, de celui du bâtiment à Bakou en 1908, de celui du textile à Moscou en 1909.

Victor écrit le 16 « Vidé de la grande amitié le 13 janvier... La séance n'a pas manqué de sel. Contre Bibi : rien.

1. Acronyme pour « Ispolnitelny komitet » : Comité exécutif du Parti.

2. Acronyme pour « Tsentralny komitet » : Comité central du Parti (« CC » en français).

3. Arkadi Alski (1892-1939), Sergueï Kavtaradze (1895-1971), Aleksandr Mouralov (1886-1937), Aleksandr Beloborodov (1891-1938), Man Nevelson (1896-1937, gendre de Trotski), V. Eltsyn, Varsenika Kasparova (1875-1937 ou 1941), G. Maliouta, Vladimir Vilenski-Sibiriakov (1888-1942?) : partisans de l'opposition de gauche exclus du Parti en 1927 et pour la plupart déportés en même temps que Trotski.

4. L'article 58 du Code pénal de la RSFSR, adopté en 1926, visait l'arrestation et la condamnation des personnes suspectées d'activités contre-révolutionnaires et antisoviétiques.

Sauf 4 interventions normales, permises, dans mon coin, de 5^{mn}. chaque. Question : [«V]otre attitude envers le concile ? M'incline avec le plus grand respect. – Bon, mais qu'est-ce que vous en pensez ? – Qu'il s'est fâcheusement gouré en foutant dehors les malcontents. – Stupéfaction générale. Un type suffoqué se dresse, croyant avoir mal entendu : – Vous avez bien dit que le concile s'est gouré ? – Oui, j'ai dit ça. – Alors vous croyez que le concile peut se gourer ? – Oui, je le crois ! – Échange de regards pleins de commisération, d'indignation et de zèle. Le compte était bon.[»]

Chez Montégudet¹ s'étaient réunis familièrement Dëgot, Vera, Vouiovitch, d'autres encore, simplement pour causer. Mais la chambre est *prokhdnaïa*², et à côté habite la nièce de Tomski. Celle-ci passa et vit ! Horreur ! Elle en fit une dénonciation en règle au *TseKK*³ réunion clandestine d'opposition... Le lendemain, elle regarda sur la table, et vit... la plateforme de l'opposition en français : elle la vole, comme c'est son devoir, et l'envoie au *TseKK*. Vera est appelée devant la commission : elle assure que ce n'était pas une réunion politique, on ne la croit pas ; – Nous discutons sur une traduction faite par Vouiovitch. – Justement ! La plateforme ! – Mais non. Enfin la preuve que je ne suis pas avec l'opposition, c'est que j'ai abandonné mon mari (Treint⁴). – Il n'y a rien là de particulièrement honorable. Moi j'ai des amis opposants, je discute avec eux, mais je les vois toujours (Douteux, d'ailleurs, cela). Et Vera fut exclue des cours léninistes, comme « élément instable et carriériste ».

1. Adrienne Montégudet, pseudonyme de Victorine Valdant (1885-1948) : institutrice communiste qui a suivi un responsable italien de l'Internationale des travailleurs de l'Enseignement à Moscou, où elle était professeur de français. « Excellente personne, mais alors peu au courant des réalités russes. Elle se libérera plus tard. » Note de Pierre Pascal du 20 août 1927, t. 4, p. 181.

2. Chambre de passage dans un appartement en enfilade.

3. Acronyme pour « Tsentralnaïa kontrolnaïa kommissia » : commission centrale de contrôle.

4. Albert Treint (1889-1971) : socialiste, puis communiste, l'un des dirigeants du PCF et membre du présidium de l'IC de 1923 à 1926. Soutient Zinoviev, puis l'opposition unifiée. Exclu en 1928.

La grève de *Lioubertsy*¹ est finie. Elle avait comme mot d'ordre: «Les soviets sans communistes!», la vieille devise de Cronstadt et de Makhno² et de tous les mouvements populaires.

19

Donc Trotski était prêt à partir l'autre soir, les tchékistes étaient chez lui, n'attendaient qu'un ordre. Mais on eut peur. Il fut prévenu qu'on l'expédierait le 19 et en profita pour envoyer réparer son lorgnon et ses souliers. C'était une ruse «de guerre». Hier à 1 h. 7 tchékistes vinrent le chercher: il explique qu'il n'est plus prêt, qu'on téléphone à Menjinski³ pour retarder d'1 ou 2 h. Refus brutal. Alors il se retire dans la pièce voisine et s'y ferme: les gendarmes enfoncent la porte! Ils l'emmènent, repoussant brutalement sa femme et son fils, qui veulent suivre. On l'a ainsi embarqué à une station éloignée. Dans son appartement, on a laissé une souricière, où quantité de gens ont été pris: Vinogradskaïa⁴, Rakovski, des ouvriers. On a gardé les derniers, évidemment.

Il paraît qu'on a découvert un complot contre la vie de Staline et de Boukharine, que trois personnes ont déjà été fusillées sans jugement, et qu'on va certainement tâcher d'y impliquer l'opposition. – Bien des gens sont au courant des événements: mais personne ne souffle mot. Un étouffoir

1. L'usine de la banlieue industrialisée du sud-est de la région de Moscou.

2. Nestor Makhno (1889-1934): le célèbre anarchiste ukrainien qui a combattu les armées blanches, puis rouges pendant la guerre civile.

3. Viatcheslav Menjinski (1874-1934): révolutionnaire d'origine polonaise, d'abord commissaire aux Finances, puis vice-président du Guépéou jusqu'à sa mort, dont les causes restent aujourd'hui non élucidées. Il sera remplacé par Iagoda.

4. Polina Vinogradskaïa (1896/97-1979): bolchevik dès 1917, membre du Comité central en 1920-1921. Elle a fait partie de la commission qui a organisé la Première conférence internationale féministe et a été rédactrice de la revue féminine *Kommounistka*. A également travaillé à l'Institut Marx-Engels.

pèse sur tous. Il faut avouer qu'au fond du cœur, pas mal de communistes orthodoxes en apparence sont écœurés. Par ex. ce vieux Siméon, que j'ai rencontré par grand hasard: «C'est quand même dégoûtant, ce qu'on fait!» (et pourtant en voilà un qui doit être pour la politique d'apaisement... en faveur de la bourgeoisie!) Il se plaint aussi de son travail: inutile de déployer aucune activité, on ne vous en fait aucun gré. Il est nécessaire et suffisant que vous ne créiez pas d'ennuis à vos supérieurs... Il y a eu beaucoup de perquisitions dans la dernière nuit.

On a payé le 16. Le 17, se sont précipités les collecteurs pour le syndicat, le Mopr, le *Droug detei*¹, le *Chefstvo nad derevnei*², et encore un autre avec une planche où des numéros sont couverts, vous arrachez le papier qui les cache et payez autant de kopecks qu'il y a d'unités dans le chiffre découvert: c'est une «loterie» pour les *bezprizornye*!

Troud du 18: «la journée de 7 h. exige plus d'attention à la protection du travail...»! Déjà on a 13,4 accidents par 1 000 ouvriers dans le 2^e trim. de 26-27 au lieu de 8,9 dans le premier de 25-26. – Lundi Natacha est allée chercher la solution de son affaire: un secrétaire quelconque lui a lu quelque chose d'officiel à quoi elle n'a rien compris, sinon qu'elle était déboutée.

Au quai des Orfèvres aussi tout ce qu'il y a de potable est révolté. On en a mis à l'ombre plusieurs. On en a expédié zieuter les phoques. Un qui était en douce dans une boîte (membre du parti depuis 25 ans ou bien ouvrier depuis 25 ans, je n'ai pas bien démêlé) en a enfin eu marre et jeté son tablier de la grande amitié. On lui a dit de réfléchir encore un mois.

1. *L'Ami des enfants*: revue moscovite, dont il a existé plusieurs comités rédactionnels successifs (1809, 1887, 1889 et 1902).

2. *Chefstvo*: forme d'entraide entre différents collectifs. L'ensemble peut se traduire par *L'Entraide dans les campagnes*, certainement une revue à buts propagando-pédagogiques, destinée aux paysans.

Hier un communiqué du Tass¹ annonce que pour action antisocialiste et relations avec des représentants étrangers, 30 «individus» sont «expulsés de Moscou», «à titre de peine minime» par le *Guépéou*, et cite q[uelques] noms. D'autres sont «invités à quitter Moscou». Les repentants ont reçu des postes en province. Mensonge et mesquinerie!

Les paysans ne veulent pas vendre leur blé: déjà les plans d'exportation sont abandonnés, on est inquiet même pour l'approvisionnement intérieur. Raisons: récolte seulement moyenne, inquiétude pour la récolte prochaine, maintien par l'État de prix trop bas, manque de marchandises à prix à peu près normal à acheter... On a pris récemment une mesure draconienne: exiger immédiatement tous les arriérés (prêts de semences, impôts, assurances, et même les parts de coop., portées à 10 r.): mais il est fort possible que le paysan vende, pour s'acquitter, des denrées secondaires (*klioukva*² dans un endroit, écorce d'arbres ailleurs, comme le fait s'est produit). La concurrence entre *zagotoviteli*³ incite le paysan à attendre, à espérer des prix plus élevés: alors on a interdit au personnel des comptoirs de s'éloigner de plus de 20 pas de leur comptoir (autrement ils allaient sur les routes, dans les villages, capter la marchandise) [*Ajout, juste sous la parenthèse: On ne vend pas de tissus aux paysans qui n'ont pas vendu de blé, etc...*] – Sans exportation, le tchervonets⁴ baissera, d'autant plus qu'on a fait cet automne une émission excessive, dépassant les plans (au lieu de 125, plus de 300 m.). Le résultat peut s'en faire sentir vers février, avec un retard de 6 mois, comme d'ordinaire. – À Kharkov il y a eu des grèves, pour

1. Agence officielle de l'information d'URSS: agence de presse fondée en 1925.

2. Baie de canneberge.

3. «Approvisionneurs», «pourvoyeurs»: ceux qui sont chargés de stocker la marchandise.

4. Talon de crédit, d'une valeur de 10 roubles. Apparu en 1922, il disparaîtra en 1947.

questions de salaires. – Les acheteurs privés ont été exclus de fait, par mesures administratives, de l’achat des blés, on leur refuse le transport par ch. de fer, etc... : mais par ex. un marchand achète à Armavir, il transporte par voiture jusqu’à la Caspienne, là il charge sur bateau jusqu’à Saratov par ex., ou Stalingrad, et de là le blé est envoyé par ch. de fer selon un règlement favorisant les transports mixtes eau-fer ! – Je dis : toute cette crise s’arrangera, par quelques concessions de plus au capital, un peu plus d’exploitation des pauvres. Je ne suis pas inquiet.

Une bonne histoire sur Kropotkine¹ : en 1917 ou 18, les groupes anar. de Moscou dépêchent chez lui B. pour traiter d’affaires d’édition. Kr. demande, aussitôt après les premières paroles : « Quelle est votre conduite dans la guerre ? – Toujours contre – Vous êtes des bandits ! B. annonce que « les anar. de Russie éditent vos œuvres, telle et telle chose... » – « Mais vous nous ruinez ! J’ai vendu mes droits à Sabachnikov pour 1 m[illion], c’est notre seul moyen d’existence. » – « Nous vous payerons 1½, si vous voulez, je vous signerai un chèque ici même » – « Comment, vous avez de l’argent ? » – Le produit de la vente, qui va bien. – « Mais le papier ? » – Nous l’avons exproprié. – « Ils impriment mes œuvres avec du papier volé !! Allez-vous-en, bandits ! » B. sortant de là s’épongea, se prit la tête entre les mains... Le lendemain, pourtant, il revint : il fallait répondre aux camarades. Sophie Grigor[ievna]² lui ouvre : « N’entrez pas, il est malade depuis votre conversation. » Ils parlent. Kr. entend et dit : « Entre ! » B. le voit couché, dans ses oreillers, de la glace sur le front... « C’est votre ouvrage » dit Sophie Grig. B. essaye d’expliquer sa demande, il s’agit

1. Piotr Kropotkine (1842-1921) : célèbre révolutionnaire et théoricien de l’anarchisme. Émigre en 1876 en Angleterre, puis l’année suivante en Suisse où il fonde un collectif anarchiste, enfin à Paris, où il se rapproche des socialistes. Revient en Russie en 1917 et se lie d’amitié avec Kerenski qui le fait entrer au Gouvernement provisoire. Bien qu’il salue la révolution d’Octobre, il se méfie des bolcheviks qu’il suspecte de vouloir accaparer le pouvoir. Malgré ce désaveu, Lénine et les autres dirigeants lui témoignent une bienveillance particulière dont il refusera de profiter, y compris les derniers jours de sa vie.

2. Sofia Grigorievna Kropotkina, épouse de Kropotkine.

encore. « Ne parlez pas, dit-elle, allez-vous-en ! » Plus tard, B. le revit à *Dmitrov* pour lui porter de la farine blanche et autres choses alors précieuses: il fut très bien accueilli, car les Kr. étaient dans la misère générale, on leur avait pris leur vache, sans bois... (c'est seulement après qu'on donna au *SNK*¹ des ordres en leur faveur). Kr. exprima alors ce jugement: « Ils ont si bien fait que la population russe va détester le socialisme pour un siècle, tout comme après la rév. française on ne pouvait plus entendre parler de liberté. » Et comme B. lui racontait le travail des groupes: « Nous unissons les groupes d'une ville à l'autre... », il l'interrompit: « Vous tuez l'anarchie. – ? – Oui, vous voulez une organisation, après viendra un comité central, etc...[»] Il paraît que Lenine un jour fit demander à Kr. quand il pourrait le recevoir. Kr., poli, répondit que c'était lui qui irait. En effet il alla voir Lenine. Et Lenine lui proposa d'être président du *SNK*! J'admets l'entrevue, mais jusqu'à preuve bien certaine pas la proposition.

Quelqu'un qui a passé quelques mois dans la prison de Souzdal il y a env. 1 an ½ a encore son oreiller alourdi de l'humidité qu'il y a ramassée! En 1923, le local était vide. Il fut question de l'utiliser d'une façon quelconque. Une commission d'autorités locales et d'envoyés du centre le visita: elle le trouva absolument impropre au logement. Aussitôt le *TséKa* s'en empara et y envoya des prisonniers. – Et parmi les prisons politiques, S. est considérée comme privilégiée, pour les personnes de marque!

21

Le *Troud* répond parfois aux « Questions » de ses lecteurs, vraies ou supposées. Hier un « ouvrier de l'usine 42² »

1. Acronyme pour « Sovnarkom »: conseil des commissaires du peuple.

2. En URSS, la majorité des usines, comme les écoles et les hôpitaux, ne portaient pas de noms, mais des numéros.

demande « quelle est cette manœuvre de donner une augmentation globale et de prendre sur le fonds des salaires pour réduire le prix de revient? » Le journal répond : pas de manœuvre ; la révision des normes « n'entraînerait de baisse des salaires que si après la révision l'ouvrier n'était pas en état d'augmenter sa production. Bien des fois on a révisé les normes ces dernières années, et le salaire des ouvriers travaillant aux pièces ne fait qu'augmenter... ».

Passé la soirée chez Seidiev à faire de la magie photographique : un révélateur à la glycine qui permet un écart d'exposition de 1 à 500 ! C'est merveilleux. Sa femme, sur les ordres du maître, allume le primus¹, nettoie les vases... Ça cuit. Elle est d'un village de la prov. de Tver, à 38 km du ch. de fer, où ils partent aujourd'hui. Maintenant qu'elle a goûté de la ville, elle trouve qu'on y vit misérablement : pas d'argent, pas de viande, du pain noir, des *chtchi*² et des patates. Quelques richards ont assez de blé pour vivre, la plupart doivent faire des corbeilles et aller les vendre à Moscou. Je pose mon éternelle question : à la révolution ils n'ont pas gagné un pouce de terre, mais seulement un bois. La terre seigneuriale a été occupée par une commune d'évangélistes, aussi [*sic*] que les machines. Pas mal de paysans y sont passés, mais chez ces évangélistes mêmes l'ardeur religieuse a passé, plus de réunions... Le village est divisé par deux grands ravins et forme deux « communes » (qui appartenaient autrefois à 2 seigneurs). À 2 km env., se trouve un bourg riche, où est le soviét, et qui a l'électricité : mais les paysans de X l'ont trouvée trop chère, et s'éclairaient au pétrole. Ils ont des lampes : il n'y a pas longtemps ils mettaient une goutte de pétrole dans un godet, avec une mèche, et « s'éclairaient » ainsi. La *loutchinka*³ de bouleau a reparu pendant la révolution. On mange toute la famille

1. Objet emblématique du quotidien soviétique des années 1920-1930 : réchaud à pétrole créé en 1892 par l'inventeur suédois F.W. Lindquist et portant le nom de l'entreprise de chauffe-eau que celui-ci ouvrira un peu plus tard, encore existante aujourd'hui.

2. Soupe aux choux, dont il existe nombre de variantes.

3. Diminutif pour *loutchina* : petite torche faite d'un copeau de bois.

dans un même plat: le père donne le signal d'abord pour le liquide, puis pour la viande, après avoir fait – «dans les familles religieuses» – un signe de croix. – Seidiev est ennuyé dans son amour-propre de communiste, que la révolution n'ait pas donné plus de terre aux paysans: il prétend que sa femme parle sans savoir, il note que la terre n'est pas tout et que l'essentiel est l'intensification, que les évangélistes sont des facteurs de progrès, etc... Et il parle de son Azerbeïdjan [*sic*]: en 1923, quand on commença la réforme agraire, dans une assemblée un vieux paysan se leva et dit: «Vous pouvez obliger le *bek*¹ à me donner sa terre, mais moi je ne la prendrai pas sans lui payer, en secret, le prix, même supérieur, car Allah n'accepterait pas mes prières d'une terre volée.» Et maintenant, dit-il, la réponse est faite pourtant: les fils en tout cas ne penseront pas à la colère d'Allah... Il est grand partisan de l'alphabet latin: mais il ne l'emploie pas lui-même, il a peine à le lire.

Dimanche 22

Hier les maisons ont arboré des drapeaux de deuil; l'ambassade allemande aussi, un grand drapeau en berne. Le deuil ne se sent d'ailleurs à rien d'autre.

X était dans une maison de repos du «*Koubou*»²: il est revenu effrayé du milieu. Ces professeurs et ces «spécialistes» n'ont rien appris, ils parlent entre eux comme ils pourraient le faire en 1910, mêlent du grec à leurs discours prétentieux...

Peluso³ me trouve sans doute compromettant et ne vient plus me voir que rarement. Il est venu, indigné, m'annoncer

1. «Bey».

2. «Tsentralnaïa kommissiïa po ouloutcheniïou byta outchionykh», dite Tsekoubou: commission pour l'amélioration de la vie (matérielle) des savants. Créée en 1921 à l'initiative de Maxime Gorki, elle possédait un réseau de maisons de repos et de logements.

3. Edmundo Peluso (1882-1942): l'un des fondateurs du PC italien en 1915. A émigré en URSS en 1926. Sera accusé d'«espionnage» en 1938, déporté en Sibérie en 1940 et fusillé en janvier 1942. Réhabilité en 1956.

qu'il écrit une critique acerbe du livre d'Ilinski sur l'Italie. Comme cet Ilinski est en réalité Koutouzov, une légume (de 2^e ordre), on hésite à accepter l'article. Il a vécu 3 ans en Italie ou plutôt au *torgpredstvo*¹, et il écrit à la légère. Il a une admiration pour l'énergie, la « culture profonde » de Mussolini. Peluso est le type de l'homme qui s'efforce non seulement de ne pas se compromettre, mais, pour plus de sûreté, de ne pas avoir d'opinion propre.

J'ai acheté une collection complète de *Rousskaïa Myst*² pour 1911 (moins mai) et 1915. C'est le seul moyen de se remettre dans l'atmosphère politique de l'époque, de suivre les revues, de diverses tendances naturellement.

Depuis le 19, fortes gelées, mais splendides journées: les *krechtchenskie morozy*³!

23

Il paraît qu'on arrête toujours des opposants: sans doute les suites de la manifestation de la gare de Kazan. – Deux élèves français des cours léninistes, Marion⁴ et Mathieu⁵, qui avaient conservé leur esprit critique, en ont été

1. Acronyme pour « Torgovoïe predstavitelstvo »: représentation commerciale soviétique à l'étranger, souvent la seule, lorsque le gouvernement n'était pas reconnu.

2. En cyrillique dans le texte. Journal *La Pensée russe*, hebdomadaire politique, organe de presse de la droite du parti des Cadets, créé en 1880 par Voukol Lavrov et interdit par Lénine en 1918. Sera publié à l'étranger (Sofia, Prague, Paris) jusqu'en 1927.

3. Littéralement « les gels de l'Épiphanie »: l'Épiphanie orthodoxe tombant le 19 janvier selon l'ancien calendrier, cette période correspond à l'une des plus froides de l'hiver russe.

4. Paul Marion (1899-1954): membre du PCF depuis 1921, a connu une ascension rapide dans le Parti et a été envoyé à Moscou en 1927 à l'École léniniste internationale, école des cadres de l'IC, puis au service de propagande du Komintern. De retour en France, il rend publique sa désillusion face à l'expérience soviétique et sera exclu du Parti en 1929.

5. André Mathieu (1896-1981): jeune membre du Comité central du PCF alors en stage à l'École léniniste. Rompt avec le communisme dans les années 1930.

exclus et envoyés travailler l'un au Prof¹ et l'autre au Komintern.

Fr. a été invité à travailler dans une soi-disant artèle²: or il y a là une administration, que les ouvriers détestent parce qu'elle les exploite.

A. Leroy Beaulieu *L'Empire des Tsars*³. Je relis le t. I. Quelle joie de lire enfin un ouvrage où chaque mot est choisi, chaque idée présentée sous la forme la plus claire, la plus juste, la plus intéressante, chaque paragraphe à sa place, chaque chapitre raisonné. Les données géographiques, ethnographiques, psychologiques, dans ce livre écrit en 1873-78, sont encore vraies et fort raisonnables.

Le Libertaire du 23 déc. engage avec Laz[arevitch] une polémique: on lui reproche de mettre toujours le gouv't sov. au-dessus des autres, de considérer qu'il y a une classe supérieure, la classe ouvrière, de refuser à tous autres que les anars et syndicalistes la liberté de presse et de réunion. Évidemment, les Français n'admettent pas facilement ce point de vue; il vient chez lui de son souci pratique et combatif. Pourvu que la discussion, sur ce point très difficile, ne s'envenime pas! Le rôle de Laz. me semblait être justement de faire la liaison entre les différents groupes, depuis Boris [Souvarine] en passant par la *RP* jusqu'au *Dielo Trouda*⁴, à la

1. Profintern.

2. Variante orthographique pour «artel», société coopérative dans laquelle la propriété est collective.

3. *L'Empire des Tsars et les Russes* d'Anatole Leroy-Beaulieu (1842-1912). L'éminent historien écrit dans sa préface que l'ouvrage est «le fruit de dix ans de travail et de quatre séjours ou voyages en Russie», de 1872 à 1880, et la reprise synthétique et augmentée des articles qu'il publiait régulièrement dans la *Revue des Deux Mondes* pendant cette période. Sous forme d'ouvrages, le premier tome paraît en 1881 et traite de la géographie, du climat, des races, du «caractère national», des classes sociales et s'achève par l'analyse du *mir*, ce communisme agraire, précurseur du socialisme aux yeux de Pierre Pascal. Le deuxième tome paraît en 1882 et décrit les institutions des partis politiques, les réformes, la justice et les *zemstvos*. Le troisième tome, le plus novateur, paraît en 1888, il est consacré à la religion (l'orthodoxie officielle et les sectes) et surtout au *raskol*, à la Vieille Foi, qui sont alors au centre des recherches de Pierre Pascal.

4. *La Cause du travail*: revue russe anarchiste, publiée à Paris par Piotr Archinov (1887-1937), anarchiste russe, ami de Nestor Makhno, qui rentrera en URSS en 1932 et sera victime des purges stalinienne.

CGT autonome et au *Libertaire*. — Il a adressé à R. Rolland une réponse trop douce, trop conciliante, à notre avis à tous: nous ne voyons pas la raison. R. a répliqué en distinguant le «gouv[ernemen]t soviétique» et le «gouv[ernement] de Staline, Rykov ou autres», embrouillant encore la question, et en reprochant à Nic. de compter les paysans parmi les intellectuels, ce à quoi il n'a jamais pensé.

24

Envoyé carte à Nic. réclamant la nourriture mensuelle, les enfants hurlent. Et un gros paquet recommandé de journaux. J'ai appris que les journaux arrivant de l'étranger (et les livres) sont d'abord censurés à la poste: là ceux qui sont notoirement inadmissibles sont enlevés (et on prend bonne note des destinataires); puis ils sont à la censure, qui examine les douteux, renvoie aussitôt les notoirement bons. Certaines adresses ont des droits spéciaux: le musée Kropotkine peut recevoir 2 ex. de chaque publication anar. Mais les publications des émigrés, en russe, ne sont autorisées que sur autorisation spéciale du *Tse.Ka!* Il y a parfois des erreurs: en déc. dernier, la censure laissa passer le n° de *Clarté*¹ contenant le Testament de Lenine! Il s'en vendit des centaines d'exemplaires et seulement après la chose se découvrit. Il faut dire que ce Testament vient d'être publié (après que le monde entier le connaît) dans *Le Bolchevik!* Pour les livres, on supprime tous ceux où il y a quelque chose contre la Russie.

Les arrestations continuent à cause de la manifestation: 60, disait une personne très proche des victimes, 90, dit

1. Revue du mouvement pacifiste et internationaliste fondé par Henri Barbusse en 1919, devenue revue de critique communiste en 1921. Pierre Pascal y collabore alors par des articles et des comptes rendus qu'il cite dans le t. 2, p. 21, 22, 41, 45, 61, 63 de son *Journal de Russie*. Victor Serge y collabora aussi, périodiquement, entre 1922 et 1928. La revue se rapproche des surréalistes et, en mars 1928, *Clarté* devient *La Lutte des classes*, organe de l'opposition trotskiste.

une autre assez proche des bourreaux. – Vouiovitch a reçu wagon mou et 50 r. pour le voyage, et touchera 30 r. par mois. Sa femme est déportée aussi et pour Arkhangel aussi. Sur sa demande, le *Tsé.Ka*, qui l'envoie (bien qu'exclue du parti), lui a conservé sa chambre, pour 3 mois à Moscou ! Au moins avec certains, on est plein de prévenances. – Scheffer (toujours !) a envoyé au *Berliner Tageblatt* un article sur les déportations, où il déclare la Russie un pays incompréhensible, où sinon la révolution, du moins la Sibérie est permanente. Le mot court Moscou, bien que l'art[icle] ait été coupé par la censure dans tous les exemplaires des particuliers. Scheffer fut appelé aux Aff. Étr. pour recevoir de Voline¹ une semonce : il l'écouta en silence, puis sortit de sa poche un autre article intitulé : Interview avec Trotski. Voline s'écrie : Jamais nous ne laisserons passer cela – Aussi ne vous demandé-je pas la permission ; je l'expédierai par mes voies propres. On n'ose pas l'expulser, pour ne pas gâter les bonnes relations avec l'Allemagne, mais comme on en a envie !

Dans une sorte d'annuaire de la soc[iété] des anc[iens] forçats, tous ceux qui ne sont pas communistes sont désignés comme « sans parti ». Mais l'introduction avoue qu'il y a 0,9 % de divers, c. à d. d'anar. et maximalistes : dans la liste nominative on ne les retrouve plus ! Il n'y a d'ailleurs que 37 % de communistes, sur 2 200 env. Il vient de mourir un vieil anar. – de 44 ans –, Sikorski, qui travaillait dans une artèle de produits chimiques : gagnant bien et sans famille, il soutenait pas mal de déportés (40 r. à Oust-Sysolsk, etc...) L'argent qui lui reste dû tombe dans les mains de l'État ! Il a été incinéré et pendant la cérémonie une excursion visitait le four crématoire !

1. Boris Voline, pseudonyme de Boris Fradkine (1886-1957) : dirigeant soviétique, ancien rédacteur en chef des *Izvestia*, alors chef du secteur de presse du commissariat du peuple aux Affaires étrangères, responsable de la censure des correspondants de presse étrangers.

Dans telle maison, on a perquisitionné l'avant-dernière nuit chez un collaborateur du *Guépéou*.

Depuis deux mois Moscou est sans beurre. D'abord, il y avait du beurre salé, puis celui-là même, il y a 3 semaines, a disparu. Quand une motte apparaît dans une coop., les ménagères se précipitent. Hier on donnait 250 gr. à chacun: on se battait pour en avoir, et, comme la queue était énorme, le public réclamait qu'on ne donne que 100 gr. Longtemps il y en a eu dans les boutiques privées, *okhotny*¹ ou au marché: maintenant bien souvent elles n'en ont pas non plus. Quant aux œufs, la bonne de Kiviliovitch en a acheté hier pour 1.50 les 10 (il y a q[uelques] jours, c'était 0.76!). C'est dans le centre de Moscou: qu'est-ce dans les faubourgs? En général dans les magasins il n'y a rien. Si! des pommes, des oranges, du vin, de la vodka: en plein jour, en semaine, en plein centre et malgré la milice qui les ramasse brutalement, on rencontre des ivrognes.

Hier soir, j'ai relu, avec la carte, le voyage au Kerjenets de Korolenko². C'était en 90, il serait curieux de voir si, 38 ans après, ces forêts vierges, cette rivière qu'on peut descendre 4 jours et 3 nuits en barque sans rencontrer une maison, sont encore aussi désertes, ce qui reste des cimetières et des ermitages déjà alors abandonnés, ce que la «révolution» produit dans ce coin reculé, ce qui se passe sur le lac de Svetloïar à la fête de N-D de Vladimir...

1. «Okhotny riad»: anciennes halles de Moscou, situées en plein centre de la ville.

2. C'est en 1890 que Korolenko, dans son feuilleton *V poustynnykh miestakh* (*Contrées désertes*), raconte le Kerjenets, région située à l'est de Nijni Novgorod et traversée par le rapide et capricieux affluent de la Volga, le Kerjenets, dont Pierre Pascal écrit qu'elle fut «le refuge, la Thébàide et la capitale de la Vieille Foi».